

est édité par le Centre d'Action Laïque, asbl et ses Régionales du Brabant Wallon, de Bruxelles, Charleroi, Liège FBA, Luxembourg, Namur et Picardie.

Rédaction et publicité
CAL: Campus de la Plaine ULB, CP 236, avenue Arnaud Fraiteur, 1050 Bruxelles. Tél.02/627.68.68 - Téléfax 02/627.68.61. E-mail: espace@cal.ulb.ac.be Site du mouvement laïque: http://www.laicite.be ISSN 0775-2768
Fondateur: Jean Schouters
Membre d'honneur: Ghislaine De Bièvre
Directeur: Patrice Dartevelle
Rédactrice en chef: Michèle Michiels
Secrétaire de rédaction: Nicole Nottet
Production et administration: Fabienne Sergoyne
Comité de rédaction: Mireille Andries, Jean Charlier, Julie Coste, Patrice Dartevelle, Julien Dohet, Jérôme Jamin, André Koeckelenbergh, Pierre Lefèvre, Jules Louis, Andrée Masson, Yolande Mendes da Costa, Jacques Rifflet, Johannès Robyn, Frédéric Soumois, Serge Vandervorst.
Documentaliste: Anne Cugnon
Impression: Massoz s.a., Liège

Abonnements:
Pour 10 numéros:
Belgique: 16,11 €, Étranger: 24,78 €
Pour 10 numéros + 2 Documents:
Belgique: 18,59 €, Étranger: 29,74 €
par virement au compte
n°210-0624799-74 du CAL.

Conformément à la loi du 8 décembre 1992 en matière de protection de la vie privée, le Centre d'Action Laïque est maître du fichier d'adresses qu'il utilise. Vous pouvez obtenir auprès du CAL vos données personnelles et les faire rectifier.

Avec le soutien de l'Administration générale de l'Enseignement et de la Recherche scientifique - Service général des



Affaires générales, de la Recherche en Éducation et du Pilotage interrégionaux. Membre de l'Association des Revues Scientifiques et Culturelles (ARSC).

En couverture: photo Fotostock. Temple de Louksor, statue de Ramses II, Égypte. Notre dossier art et religion, pages 4 et suivantes.

s o m m a i r e	
■	Éditorial Un magazine laïque – Patrice Dartevelle _____ 3
■	Dossier: art et religion La religion, source vivace ou désert de l'art – Jacques Rifflet _____ 4 Comment rendre visible l'invisible? – Xavier De Schutter _____ 7 Le monde des esprits de la préhistoire – Marc Groenen _____ 9 Saint Luc peintre, un mythe fondateur de l'art chrétien – Didier Martens _____ 11 Littérature française et catholicisme au XIX^e siècle – Jacques Marx _____ 13 L'esthétique du sacré dans la mise en scène sociale et musicale – Michel Demeuldre _____ 15
■	Europe Renforcer la citoyenneté européenne – Georges C. Liénard _____ 17 L'entropie européenne. L'entretien de Jean Sloover avec Inès Trépant _____ 18 L'élargissement dans le miroir – Pascal Martin _____ 20
■	Monde La Turquie, terre d'inquiétudes – Jacques Rifflet _____ 22
■	Idées Plaidoyer pour un rationalisme scientifique actif – André Koeckelenbergh _____ 23 Contre le capitalisme de la jungle. Entretien avec Jean Ziegler – Sergio Carrozzo _____ 24 Oui, le pacifisme peut être concret – Julien Dohet _____ 26 Un oublié de l'histoire – Andrée Masson-Depasse _____ 27
■	Enseignement Pisa 2000 - Les mauvais scores de la Communauté française – Yolande Mendes da Costa _____ 28
■	Multimédia Hollywood contre le DVR – Maxime Coppin _____ 30
■	Culture Antoine Courtens, créateur Art Déco – Laurent Courtens _____ 31 Deir el-Medineh: le quotidien des artistes – Ben Durant _____ 32
■	Agenda _____ 33

Changement de prix du magazine <i>Espace de Libertés</i> et du <i>Document</i>	
Le prix du magazine <i>Espace de Libertés</i> n'a que peu varié depuis quelques années. Début 2002, les prix avaient été adaptés au plus juste avec l'euro, comme l'exigeait la loi. Votre magazine est depuis passé à la quadrichromie. Nous avons donc ajusté les prix en fonction de nouveaux paramètres.	
À partir du 1 ^{er} janvier 2003:	
●	Au numéro Magazine: 2 € au lieu de 1,98 € Document: 2,50 € au lieu de 2,48 €
●	Abonnement Abonnement 10 n° Belgique: 18 € au lieu de 16,11 € 10 n° + 2 Documents Belgique: 20 € au lieu de 18,59 € Abonnement 10 n° étranger: 26 € au lieu de 24,78 € 10 n° + 2 Documents étranger: 32 € au lieu de 29,74 €

Il est bon pour toute publication d'expliquer sa ligne éditoriale. Celle d'un magazine comme *Espace de Libertés* pose plus de questions qu'on ne le croirait. À l'évidence, c'est un organe qui émane du mouvement laïque. On peut donc le supposer écrit dans un esprit laïque et, chose qui ne va pas forcément de soi, il est écrit pour les laïques, que ceux-ci soient actifs dans une association ou simplement de cœur –et d'esprit– avec nous.

Il n'est cependant pas inutile d'aller plus loin. Une lectrice nous y invite. Elle a renoncé à son abonnement et nous en a donné les raisons qui sont d'ordre idéologique, ce qui est rare ou en tout cas rarement énoncé.

Cette ancienne abonnée nous reproche de ne pas représenter tous les laïques mais uniquement ceux de gauche ou d'extrême gauche. Nous serions aussi fortement teintés de vert.

Il est certes simple de répondre à cette lectrice que nous tentons de faire d'*Espace de Libertés* un magazine pour tous les laïques mais il ne faut pas cacher que notre projet –tel que voulu dès sa fondation en 1987 et tel que développé depuis– peut poser bien des problèmes.

Ceux-ci peuvent provenir de la diversité des laïques. Leurs préférences politiques (mais il en est d'autres) vont à plusieurs partis politiques. À cet égard, nous attribuer des sympathies écologistes me paraît curieux. Un éditorial¹ m'a un jour valu de vives répliques de la part de deux parlementaires Écolo qui y voyaient la marque d'une incompréhension ou d'une insensibilité des laïques organisés à l'égard de préoccupations nouvelles et d'un mouvement encore mal inséré dans les habitudes d'un courant laïque sensiblement plus ancien.

Aborder tous les problèmes

La cause de la difficulté tient à la volonté déclarée d'*Espace de Libertés* d'aborder autant que possible tous les problèmes de la société, particulièrement à travers notre dossier mensuel. En un peu plus de cent cinquante numéros, nous avons balayé pas mal de sujets, très au-delà de l'ordinaire des publications laïques belges ou étrangères presque toujours limité à la séparation de l'Église et de l'État, à l'enseignement public, à la critique des Églises ou des religions et si leur profil est nettement rationaliste, à celle des fausses sciences.

Espace de Libertés s'est pour sa part avancé beaucoup plus à découvert et tous azimuts.

Ceci imposait d'aller à la rencontre des questions soulevées aujourd'hui. Dans cette optique, et pour intéresser un public plus jeune que celui qui nous est normalement acquis, nous avons décidé il y a quelques années, qu'il y aurait une fois par an un dossier autour de sujets de type écologique, d'où nos dossiers sur les déchets, l'énergie, le climat, etc... Il ne s'agissait pas de concéder, dans une sorte de proportionnalité, une zone ou un fief aux laïques écologistes mais d'aborder ces questions comme d'autres, dans un esprit de libre

examen. Ceci impliquait que chaque fois, le point de vue des écologistes soit formulé et honnêtement représenté. Ceci peut agacer ceux qui voient là un signe parmi d'autres de la montée de l'irrationnel et du mépris du progrès scientifique. Je le conçois fort bien mais c'est le prix à payer si l'on veut être présent dans l'univers contemporain.

Depuis moins longtemps, la contestation altermondialiste pose le même problème. Nous avons tenté de la rencontrer dans quelques articles et nous consacrerons –toujours sans nous en faire le porte-parole– en janvier prochain un dossier à l'une de ses préoccupations actuelles, la marchandisation des services publics.

Quelle spécificité?

Ce type d'orientation rédactionnelle suscite en réalité une interrogation véritable: les laïques ont-ils un message spécifique à faire entendre sur tous ces sujets?

Aux thèmes traditionnels spécifiques, nous avons ajouté ce qui a trait à la bioéthique où nous avons des points de vue marqués et hautement spécifiques. Mais avons-nous quelque chose de particulier à dire sur la prostitution? Le dossier de novembre dernier paraissait bien nous montrer tout aussi divisés que tant d'autres entre la condamnation de l'exploitation de la femme et le souci d'organiser décentement un mal inévitable. Tout au plus peut-on constater qu'une motivation est absente chez nous, celle des esprits religieux hostiles à la légalité de la prostitution, à l'instar de tous les intégristes religieux.

De fait, nous avons parmi nos tâches la charge de prospecter de nouveaux domaines. Nous sommes ainsi tout à l'opposé d'une attitude de repli. Nous souhaitons là où cela a un sens, faire part de nos valeurs, voire développer celles-ci, quitte à être taxés d'immodestie.

Outre une attitude systématique d'ouverture au débat, nous avons des éléments spécifiques mais pas sur tout. En Belgique, tout le monde se revendique de la liberté d'expression, mais il me semble bien que les laïques la placent plus haut que la plupart des autres dans leur échelle de valeurs. Les laïques peuvent être solidement partisans de l'initiative privée ou tout au contraire vouloir étendre les domaines gérés directement par les pouvoirs publics. Ils sont divisés sur ce point mais aucun d'eux ne se débarrasse de la préoccupation de la citoyenneté et de l'espace public ni de celle de la liberté. Le «goût» des catholiques pour le développement séparé a induit d'autres comportements.

Ceci dit, ne faisons pas preuve du même impérialisme que l'Église catholique qui, pour garder son pouvoir, a encensé tour à tour la féodalité, le patronat industriel, le corporatisme, le fascisme, la démocratie chrétienne et qui continuera demain d'encenser le plus fort du moment.

Connaissions donc nos limites mais sachons ne pas nous borner à celles du passé.

■ Patrice Dartevelle

¹ «L'arc-en-ciel est-il laïque?» in *Espace de Libertés*, n°273, août-septembre 1999.

On lira les protestations d'Alain Pieters et de Bernard Wesphael in *Espace de Libertés* n°276, décembre 1999, p. 32.

La religion, source vivace ou désert de l'art

Dans un reportage remarquable du cinéaste Henri Storck sur le Congo, réalisé à la demande du Roi Léopold III, féru d'ethnologie, la caméra se glisse en silence et longuement dans la forêt dense. Soudain au centre d'une clairière jaillit un totem. Première phrase du commentaire: *«Ici est le culte, ici est l'homme»*.

Cela ne signifie pas que tout homme croit, mais qu'aucun animal ne peut croire.

Le culte est donc un des «signes» de l'humain.

Les «chercheurs d'ossement» identifient très souvent des restes humains à la présence d'objets de culte, ou de position rituelle du corps, ou d'une agression sacrée au niveau de squelette, telle une trépanation.

L'humanité est dotée de la conscience. Cadeau merveilleux d'un Dieu ou d'un Hasard... Mais ce cadeau a un versant pervers, celui d'où sourd une angoisse existentielle extrême.

L'homme –pour un observateur non croyant– s'est construit, en immanence, un surnaturel de réconfort et de réponse à son questionnement effaré.

Déjà sur les parois de grottes dites préhistoriques, de fabuleux artistes «primitifs» ont engendré des merveilles en courbes épousant le roc, en couleurs sauvages ou exquises, associées à des signes abstraits énigmatiques. Culturels?

Le sacré est une valeur subjective

Est posée la question du sacré, et plus particulièrement de cerner la notion «d'art sacré».

Il s'agit d'une notion stricte, entièrement dépendante de l'interprétation des meneurs de religions et d'idéologies.

Disons que l'art est sacré si l'homme lui reconnaît cette qualité. Le sacré et les évidences éthiques d'un groupe ne sont pas reconnus par un autre groupe, et ne résistent pas à l'épreuve du temps. Ces concepts sont du domaine de la mode. Ils sont subjectifs et spatio-temporels. Les dogmes les plus implantés peuvent s'effriter, être renversés.

Chaque groupe gère donc «son» sacré. En effet, au fil du temps, un sacré unique, celui de la Nature, s'est diversifié. À l'origine, tout ce qu'il y avait dans la Nature était support, vecteur de sacré. Tel était l'animisme.

Le monothéisme va rompre cette familiarité de l'homme avec le naturel. Le Divin décidera quelle forme de l'art peut le servir ou l'avilir.

À vrai dire, toute sacralisation émane d'une «tradition», car qui dit sacré dit initiation. Mais, tradition ne rime pas avec répétition servile. La transmission du savoir est certes fondée sur une volonté de sauvegarder la permanence d'un message, mais l'humain grippe le rouage. Par

imperfection, par erreur, par passion, par justification d'une thèse à répandre.

La tradition trahit donc souvent sa mission. Elle est création là où elle devrait être transmission à l'identique du message originel.

La tradition est donc vivante puisque humaine.

La musique, l'art de la séduction

La musique est éminemment représentative de cette mission.

Le nigoud et le kletsmer des hassidim, la chorale protestante, la musique soufi, le Mozart des francs-maçons, la gavotte bretonne, la gigue écossaise, la der-

nière mode musicale des jeunes... en sont autant de témoignages.

La musique irradie alors un rituel qui est approche du sacré et qui le sous-tend.

Elle est «le souffle du sacré». Familièrement, elle donne le frisson.

Et sa puissance sur le collectif est alors extrême.

Pour le Bien ou pour le Mal, elle peut nourrir l'élan d'une foule et servir tous les desseins. Tels les superbes *Préludes* de Liszt escortant toutes les actualités nazies.

Chose étonnante que cette musique d'Europe, au destin prestigieux. Nulle autre partie du monde n'a mené aussi loin la recherche, l'invention, le génie de la musique.

Pourquoi cette terre européenne de prédilection, d'exception?

Ce phénomène unique n'est certainement pas dû à une intelligence «supérieure». Plutôt à une chance de la sociologie religieuse locale.

N'oublions pas que la musique fut considérée comme douteuse, lascive, légère par toutes les religions. Même en Europe. Les réticences de Rome à accepter l'essor du son dans ses temples furent tenaces, récurrentes.

Alors que la peinture se développait étonnamment, avec la sculpture et l'architecture, la musique restait médiocre, strictement un amusement peu toléré. Ce n'est que très tardivement qu'une musique se construisit, dans le cadre étroit du culte. Un musicien «sérieux» est toujours un protégé de la hiérarchie religieuse, une «ombre» de cathédrale, un maître de chapelle. Les autres sont enterrés avec les «saltimbanques».

Ouvrons le dossier catholique romain par une opinion modérée. Dans ses «Confessions», saint Augustin écrit au V^e siècle après Jésus-Christ: (...) *«Quand il m'arrive de trouver plus d'émotion dans le chant que dans ce que l'on chante, je commets le péché qui mérite punition, je le confesse, et j'aimerais mieux alors ne pas entendre chanter»*.

En d'autres termes, le Beau est la parure du Malin. La jouissance lyrique est pernicieuse.

Saint Ambroise, grand tenant des hymnes et de l'expansion de la musique, lui est très favorable. Il déclare: *«Certains prétendent que j'ai fasciné le peuple par le chant de mes hymnes. Je ne le conteste pas»*.

Texte étrange parce qu'il prête à Dieu les mêmes astuces que celles du Malin, celle de la séduction.

Et la musique, support de la diffusion du divin, devint agent de séduction utile, mais dangereux.

Car la «jubilation», la jouissance ressentie à l'écoute de la musique prit gravement le pas sur l'austérité religieuse des psaumes initiaux du christianisme. Le lyrisme pur des alléluias et des arias prévalut sur le récitatif du sacré, l'expression de la Loi du Verbe.

Au XVI^e siècle, le concile de Trente tenta de freiner cette dérive irrésistible. Il s'efforça en vain de revenir au plain-chant, procédé musical obéissant à deux règles: la modestie des intervalles et l'observance absolue de la clarté d'écoute du texte, dont la scansion détermine une mesure non notée.

Et bientôt, les instruments pénétrèrent églises, basiliques et cathédrales!

D'abord, le rejet avait été absolu (et est maintenu dans tout l'univers des Églises orientales dites «orthodoxes»).

L'instrument venait du monde païen ou profane, d'où la méfiance tenace. Tout particulièrement l'anathème frappait «l'aulos», la flûte, et par extension tous les instruments usant du souffle. Elle est signe du dionysiaque, de la jouissance des sens. Et surtout, elle empêche le musicien de chanter, d'exprimer le verbe sacré, car elle clôt la bouche. Elle est comme la femme, l'instrument du diable, qui, dira-t-on au Moyen-Âge, peut la pénétrer par «nombre de ses orifices». La flûte aussi est «trouée», signe du diabolique porté par le souffle de la lascivité.

C'est l'orgue qui vint en avant-garde. Dès le X^e siècle, il trôna dans les temples, l'Église ayant littéralement ravi cet instrument au monde profane. Le concile de Trente fut même lyrique: *«le son de l'orgue, sa voix, est harmonie divine»*.

Érasme est très hostile à cette vision des choses. Pour lui, le son dépasse l'homme. Le chant est corrompu par le mécanisme. Il écrit: *«Le braillement sonore, le rugissement, le hennissement de l'orgue»*.

Les Anglais le considéreront comme un instrument «papiste».

C'est une chance exceptionnelle pour l'humanité que la musique occidentale ait pu, par «miracle», franchir les interdits apeurés des experts en spiritualité.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est la foi vibrante des musiciens eux-mêmes qui a réussi à percer les murs de la prison édifiée par les gestionnaires de l'orthodoxie chrétienne! Que pouvait faire un évêque, et même un pape et un Luther, pour faire taire un Haendel ou un Bach, portés par leur génie et leur jubilation du sacré?

Mais ailleurs?

L'islam, la religion «sourde»

L'islam suit Mahomet, pour qui la musique est trop appel des sens. Elle doit être écartée du culte et de la vie noble. Elle est «femme», piège à tentations, agent de lascivité.

De fait, à l'oreille «objective», il est patent que la musique profane musulmane privilégie la pulsion instrumentale obsédante alternant avec des glissements d'une sensualité profonde.

Comment pourrait-il en être autrement? Quand le religieux ferme à l'univers du sonore le sens du sacré, la musique développe surtout l'appel des sens.

À vrai dire le Coran est muet.

Mais les Hadiths¹ affirment:

«La musique est la magie de la fornication».

«Nul n'élève la voix pour chanter sans que Dieu envoie deux diables sur l'épaule qui frappent le talon sur sa poitrine jusqu'à ce qu'il ait fini.»

«Satan fut le premier qui se lamenta et chanta».

L'exclusion de la musique de l'enceinte sacrée va entraîner –par l'absence de tout apport financier majeur– l'inertie de l'évolution de cet art. La prodigieuse avancée structurelle de l'écriture musicale occidentale sera absente dans l'islam.

Les artistes avertis ne disposeront que de la simple tradition orale pour initier les nouveaux, car la musique ➤

musulmane, comme toute la musique asiatique et africaine d’ailleurs, ne connaît aucune notation. Les disciples doivent apprendre par cœur, et d’oreille, tout le système sonore et rythmique. Dix ans au moins d’apprentissage.

La polyphonie, le jeu simultané de «voix» différentes, est évidemment rendue impossible, puisque tout est improvisé au départ d’une seule mélodie mémorisée.

Le grand Ravi Shankar s’est rendu aux États-Unis pour y apprendre l’écriture musicale, afin d’ouvrir en Inde une école qui puisse répandre cette science et conserver le patrimoine prodigieux de l’invention musicale indienne classique. Cette musique-là atteint souvent des sommets comparables à la qualité de la grande musique de chambre occidentale... mais elle est monophonique car improvisée.

Le Japon a été culturellement contraint d’adopter en bloc –remarquablement d’ailleurs– tout le schéma musical européen. Grands orchestres, solistes émérites, factures de pianos et d’instruments à cordes.

Nous avons longuement traité de l’art musical, car il est un révélateur idéal des contraintes religieuses.

La littérature, un art «dangereux»

Il est un deuxième révélateur très «sensible»: la littérature.

Les exemples abondent, le texte écrit constituant par essence un danger considérable pour l’équilibre des certitudes dogmatiques. Mais le souci des clergés débordait la seule défense du *sacré* pour préserver aussi une structure de *valeurs* considérées comme essentielles.

Les hiérarchies religieuses, pénétrées par la nécessité de jouer le rôle de «guides de l’éthique», poursuivent jusqu’à nos jours la politique de la mise sous tutelle des consciences populaires. Des décisions de choix d’orientation sont dictées au sein d’augustes aréopages chargés de guider le troupeau de leur Dieu.

À ce stade «paternaliste», les certitudes spirituelles des hauts dignitaires engendrèrent une pesanteur conservatrice autoritaire.

Ainsi, le dynamisme plutôt révolutionnaire et fraternel du christianisme des premiers âges fit rapidement place au contrôle total des consciences individuelles. *Une dictature de la pensée unique* s’instaura dès le IV^e siècle dans l’empire romain acquis à la religion du Christ.

Quelques exemples peu connus.

Au XV^e siècle, Laurent le Magnifique voulut faire profiter son peuple du nouveau procédé de l’imprimerie, car

les copies manuelles réalisées en abbayes étaient extrêmement coûteuses, lesdites abbayes en retirant d’ailleurs de somptueux bénéfices. Le pape Sixte IV lui refusa l’usage de la reproduction mécanique, très soucieux de garder le contrôle sur le contenu des textes, suivi en cela par la noblesse désireuse d’écarter la «populace» de l’éducation.

Similitude remarquable: durant une longue période, l’empire turc de Soliman et de ses successeurs retarda lui aussi la reproduction mécanique de l’écrit.

L’effet fut évidemment désastreux pour l’avènement de la modernité, de la transmission du savoir. Ce fut l’une des causes majeures de l’effondrement de l’élan ottoman.

Dans les années cinquante, la pièce «Le Diable et le Bon Dieu» de Jean-Paul Sartre encourut les foudres de l’évêque de Liège: *«Cette pièce constitue (...) un grave danger de perdre la foi en Dieu et en l’Église. Y assister constituerait un scandale grave (...), une faute grave contre les vertus de foi, de prudence et de charité.»*

Il serait cependant injuste d’attribuer aux seules religions ces processus d’enfermement. L’athéisme intégriste ne fut guère en reste.

Ainsi, le communisme contraignit les prêtres et les associations croyantes à ne posséder aucun moyen de multiplication des textes. Ainsi restaient fort circonscrites les initiatives des clergés russe et polonais, alors centres de résistance à l’hégémonisme soviétique.

La peinture et la statuaire sous surveillance

La peinture et, plus généralement, la «décoration» des temples font aussi l’objet de contraintes sacrées.

L’islam sunnite interdit rigoureusement la représentation humaine dans ses mosquées alors que le chiisme multiplie les images édifiantes d’Ali, de son fils Hossein le martyr, et même de Mahomet.

Licône obéit à un graphisme réglé par un code rigoureux, comme les figurations pharaoniques.

La statuaire est florissante dans le catholicisme, proscrite dans la plupart des Églises protestantes, exubérante dans l’hindouisme et le bouddhisme.

Cette trame d’autorisations ou de prohibitions serait plaisante à conter si elle n’avait altéré gravement le champ de créativité des hommes. Trop souvent source de castrations physiques, avec son cortège d’interdits sensuels, le religieux a ajouté la limitation de l’essor de l’art et du savoir, deux dons fondamentaux pourtant accordés à l’humanité par le... Divin!

Certains préfèrent dire, il est vrai, par le hasard de l’évolution. ■

Jacques Rifflet

«Deux éléments analogues», sculpture, Michel Clerbois (1991).

Le divin dans l’art

Comment rendre visible l’invisible?

Les métaphysiciens hindous le savent bien: conscient de ce que de nombreux esprits ne sont pas encore délivrés des rets de l’illusion mentale et ne sont pas à même de s’élever jusqu’à la notion du Brahman indéfini (le *«Cela qui n’est ni ainsi ni ainsi»*, disent les Upanishads, *«un Quelque chose qui n’est ni ceci ni cela»* dira Maître Eckhart), l’Absolu accepte de revêtir toutes les formes, y compris les plus caricaturales, dont les hommes l’affublent. Voilà pourquoi les dieux qui acceptèrent de poser pour le peintre ou le sculpteur sont incontestablement les plus nombreux. Et les plus populaires. L’histoire de l’idée que l’homme s’est faite du divin (polymorphe quoique essentiellement amorphe) résume des millénaires d’efforts au cours desquels l’imagination s’est montrée particulièrement proluxe pour forger une représentation adéquate de l’invisible. Combien de fois Dieu et les dieux ne changèrent-ils pas de nom, de visage, d’attributs pour s’adapter aux exigences toujours nouvelles de leurs adorateurs versatiles? Avec quelle astuce n’ont-ils pas usé de leur étonnante faculté de métamorphose pour sauver leur crédibilité menacée!

Une infinie faculté de métamorphose

Aux origines, durant toute la Préhistoire, il –ou plutôt elle– fut la Mère chtonienne (*notre Mère qui est sur terre*), incarnation de la puissance génitrice grâce à laquelle se perpétue la vie. À la fin du Néolithique, les hommes détournèrent les yeux de la terre pour les élever vers le ciel et le divin devint le Père (*notre Père qui est au ciel*), puissance ouranienne contrôlant les phénomènes météorologiques. Il ne répugna pas à se faire minéral, végétal, animal, il se fit homme, éternel enfant, adulte au faite de sa puissance immortelle ou vieillard à la barbe chenue. Il se diversifia ➤

Après une héroïque résistance, les bouddhistes ont succombé: conférer au divin un visage et un corps...

¹ Le relevé des paroles de Mahomet proférées hors la Révélation repris dans la jurisprudence du texte de la Sunna.

en une multitude de dieux présidant au bon fonctionnement du monde. Tantôt immanent, tantôt transcendant, tantôt pluriel, tantôt singulier, tantôt innombrable sinon pléthorique, tantôt Un, Unique, ou encore Triple. Il ne tarda pas à devenir l'Éternel, le Verbe créateur conjugué à tous les temps, le Rédempteur céleste omnipotent, le Juge omniscient tantôt sévère tantôt empli d'amour pour ses créatures.

Bref, il accepta de se personnifier en revêtant tous les masques dont les hommes le dotèrent. En somme, Dieu est un être protéiforme dont la faculté de métamorphose n'est restreinte que par les limites de l'imagination humaine. Comme le serpent faisant peau neuve, il ne cessa de muer et chaque nouvelle mue engendra une nouvelle figure archétypale adaptée à l'époque qui la vit et la fit naître. Il est l'Immuable en perpétuelle mutation. Qui sait d'ailleurs si Dieu ne vit pas comme un drame cette incapacité de manifester sa transcendance et sa pure immatérialité autrement qu'en termes vulgaires?

Pour échapper au paradoxe, plusieurs religions ont pris la précaution d'affirmer que le signifiant n'est pas le signifié et que la statue d'un dieu n'est pas le dieu, mais son substitut et son réceptacle, le signe tangible de la présence divine sur terre. Telle serait la différence entre une vulgaire idole et une production de l'art sacré, par exemple une icône, image visible d'un modèle non représentable.

Mais la propension de l'*Homo religiosus* à se prosterner devant ses images -ses veaux d'or- est bien connue. Aussi quelques philosophes avisés critiquèrent-ils de bonne heure les naïves tentatives de donner corps aux Immortels et quelques prophètes interdirent-ils de façonner la moindre représentation du divin. Ce fut le cas de Xénophane de Colophon qui clamait que *«Dieu ne ressemble aux mortels ni par la forme ni par la pensée»*. De même, pour Empédocle d'Agrigente, *«Dieu ne peut être approché comme ce qui est accessible aux yeux et qui peut se saisir par les mains (...) car il n'est pas doté de membres et d'une tête humaine, il n'a ni pieds ni genoux rapides, ni sexe couvert de poils»*, car il est *«un esprit inexprimable qui parcourt le monde à la vitesse de ses pensées»*. C'est tout l'édifice des croyances traditionnelles et des représentations anthropomorphes qui se disloque sous la plume des philosophes présocratiques. Leurs critiques deviendront un lieu commun répété par tous les grands penseurs. Pour Antisthène, par exemple, *«Dieu ne ressemble à personne; aussi ne saurait-on le saisir au moyen d'images»*. Et pour Plotin, *«l'Un n'est pas une chose mais est distinct de toutes les choses»*. Les stoiciens aussi niaient que Dieu ait une forme quelconque ou bien lui attribuaient une forme sphérique: de toutes les figures géométriques, le cercle (à peine concurrencé par le triangle) n'est-il pas celle qui évoque le mieux la perfection et la plénitude?

Une représentation impossible

Mais d'aucuns poussèrent la critique plus loin encore et jugèrent sévèrement toute représentation, aussi abstraite soit-elle, de l'infinie perfection. Ce fut le cas des prophètes des trois religions qui érigèrent l'aniconisme en une règle à ne pas enfreindre: le judaïsme, l'islam et le sikhisme.

Grande dut être la stupéfaction des soldats romains qui, en l'an 70, pénétrèrent dans le Temple de Jérusalem qu'ils mettaient à sac. Au lieu d'y trouver les statues auxquelles ils étaient habitués, ils ne trouvèrent dans le saint des saints qu'un espace vide. Un vide empli par la présence d'un Dieu sans image ni visage. Yahvé avait en effet formellement interdit à Moïse et à son peuple de s'abais-

ser à l'idolâtrie qui devait rester le lot des païens insensés. À l'unisson, les prophètes juifs condamnèrent l'iconographie divine car, disait Isaïe, *«d'après quoi pourrions-nous imaginer Dieu? Quel simulacre pourrions-nous en offrir?»* Et le Livre de la Sagesse renchérit: *«aucun homme ne peut façonner un Dieu qui lui est semblable; mortel, il ne peut produire de ses mains impies qu'une œuvre morte»*. Comment donc un artiste pourrait-il se targuer de représenter les contours du visage divin alors qu'il n'a jamais vu le modèle? Et pour cause: le Décalogue ne dit-il pas: *«Tu ne pourras voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre»?* En d'autres termes, voir Dieu, c'est mourir; le représenter, c'est blasphémer. Une croyance que l'on retrouve ici et là en Afrique noire: les Loundas d'Afrique équatoriale croient qu'ils mourraient s'ils tentaient de faire une image de leur dieu suprême.

L'islam est sur ce point tout aussi catégorique: *«prendre des idoles pour divinités»*, c'est être dans un *«égarement manifeste»*, dit le Coran. Dès lors, le musulman doit *«éviter la souillure des idoles»*. Prêter à Allah une quelconque forme est un non-sens car il est *«un trésor caché»* et *«rien n'est à sa ressemblance»*. Pour le dire autrement: une idole est quelque chose, mais Allah est tout.

Quant au sikhisme, ingénieux syncrétisme entre l'islam et l'hindouisme, il n'a pas suivi l'exemple des hindous en matière artistique. Les sikhs adorent le Dieu *«Un-sans second»* sont fidèles à la tradition aniconique musulmane qui elle-même avait emboîté le pas à la tradition juive. La loi de Moïse est donc respectée du Maghreb à l'Indonésie en passant par le Penjab sikh.

Précaution bouddhiste

Situés à mi-chemin entre ceux qui acceptent les représentations divines et ceux qui les condamnent, les bouddhistes nous fournissent un exemple de religion qui, après une héroïque résistance à l'iconographie, succomba à la tentation de conférer au divin un visage et un corps. Pendant près de sept siècles, Bouddha ne fut jamais représenté que par de discrètes allusions: une roue symbolisant la mise en mouvement de son enseignement, une empreinte de pied évoquant son passage sur terre, l'arbre Bô au pied duquel il atteignit l'Éveil, un lotus symbolisant sa pureté d'être ou encore un trône vide. Il s'agissait non pas d'une interdiction clairement formulée comme dans les religions prophétiques, mais d'une précaution visant à ne pas enchaîner dans des limitations physiques celui qui s'était définitivement délivré du cycle des réincarnations. Toutefois, ces représentations abstraites ne purent satisfaire bien longtemps la masse des adeptes dont la dévotion exigeait du concret. Au début de l'ère chrétienne, on vit apparaître dans la région du Gandhâra au Pakistan une statuaire bouddhique où l'Eveillé est représenté dans une attitude hiératique. Certes, la naissance de cet art figuratif s'explique par la présence en ces régions d'une population fortement hellénisée à la suite de l'incursion d'Alexandre le Grand jusqu'aux abords du Gange: les premières statues de Bouddha trahissent en effet une très nette influence de l'art praxitélien et présentent une allure d'Apollon oriental aux yeux bridés, mais elles illustrent aussi le besoin qu'éprouvent les hommes, fussent-ils bouddhistes, de se prosterner devant une représentation figurée.

Il est par ailleurs heureux que ce besoin soit irrépissible, sans quoi notre patrimoine humain ne compterait ni Bouddha khmer, ni Vénus de Milo, ni chapelle Sixtine, ni Shiva dansant, ni Ganesha bedonnant. ■

Xavier De Schutter

Le monde des esprits de la préhistoire

Interroger les structures funéraires et les productions esthétiques de la préhistoire, c'est le défi de l'historien pour découvrir la pensée métaphysique de la préhistoire.

Approcher le monde des croyances ou celui de la spiritualité des populations archaïques est un véritable défi que peu d'anthropologues estiment avoir pu relever de manière entièrement satisfaisante. Pourtant, lorsque ces groupes n'ont pas disparu, il est loisible de noter leurs faits et gestes ainsi que les éléments que véhicule leur tradition orale. Mais, que dire à ce sujet pour les populations préhistoriques, pour lesquelles nous ne disposons ni de sources écrites –c'est la définition même de la préhistoire–, ni de sources orales? Que dire à ce sujet pour ces très anciens *Homo sapiens*, certes conformés anatomiquement comme nous, mais dont la structure cognitive devait être fondamentalement différente de la nôtre? Plus que les vestiges que l'archéologue s'efforce minutieusement d'exhumer du sol, ce sont les structures funéraires et les productions esthé-

tiques de ces hommes de Cro-Magnon qu'il s'agit ici d'interroger pour espérer obtenir quelques informations sur l'existence d'une pensée métaphysique à ces lointaines époques.

Des rites pour protéger les morts

L'homme du Paléolithique supérieur (ca. 40 000-9 000 avant notre ère) –et, avant lui, son cousin l'homme de Néandertal– a dû être frappé par la mort de ces proches. Il est acquis que l'homme a, durant cette longue période, pratiqué des rites complexes pour protéger ses morts et leur assurer une survie confortable. Les nombreuses sépultures découvertes mettent en évidence l'existence d'un espace réservé aux défunts. La ➤

Grotte d'Addaura (Sicile): personnages coiffés d'un masque d'oiseau.

Grotte des Trois-Frères (Ariège): homme-bison.

La grotte Chauvet à Vallon-Pont-d'Arc possède les plus anciennes peintures rupestres du monde. Mais elle est fermée au public!

Grotte d'Altamira (Cantabrie):
hommes-oiseaux.

fosse dans laquelle on les inhume est souvent ceinturée, et parfois recouverte, de blocs de pierre en Europe occidentale, ou d'ossements et de défenses de mammoth en Europe centrale et orientale. Cette observation n'est pas sans importance, car elle correspond aux matériaux qui servaient, dans chacune de ces régions, à la fabrication de l'habitat. La maison du défunt est donc faite à l'image de celle du vivant. Il faut d'ailleurs signaler l'existence de véritables chambres sépulcrales entièrement construites de main d'homme.

À Mal'ta (Irkutsk, Sibérie), le corps d'un enfant de trois ans a été recouvert par un caisson de pierre. De même, à Saint-Germain-la-Rivière (Gironde, France), le corps d'une femme richement parée d'environ 25 ans a été disposé dans une chambre funéraire formée par d'énormes dalles monolithiques il y a environ 15 000 ans, soit quelque dix millénaires avant les constructeurs des dolmens bretons.

Le défunt est, en outre, le plus souvent inhumé avec des offrandes alimentaires et du mobilier funéraire composé non seulement d'instruments de la vie quotidienne neufs ou usagés, mais aussi d'armes d'apparat réalisées dans des matières rares et de grande valeur: deux enfants de 7 et 11 ans ont été inhumés à Sungir (Russie) avec de longues lances, onze javelots et trois poignards, le tout travaillé en ivoire de mammoth. Ces éléments, et bien d'autres encore (pièces de vêtement très soignées, parures prestigieuses dont certains éléments proviennent parfois de régions très lointaines, recouvrement du corps du défunt par une couche de poudre d'hématite rouge...), nous permettent de penser qu'il y avait pour certains individus –hommes, femmes et enfants– du Paléolithique un monde dans lequel les défunts poursuivaient leur existence après leur décès. La conclusion s'impose d'ailleurs d'autant plus que certains défunts semblent avoir été craints. Il arrive, en effet, que le corps ait été maintenu en position forcée par des liens, comme on peut l'observer à Chancelade (Dordogne) ou à Bruniquel (Tarn-et-Garonne) ou qu'il ait été immobilisé par un bloc de pierre posé soit sur les bras (Arene Candide, en Ligurie), soit sur les jambes (Pagglicci, dans les Pouilles), soit encore sur le thorax (Vado all'Arancio, en Toscane).

Si l'existence d'un monde «spirituel» peut donc être tenue pour acquise, on peut également admettre l'existence de créatures surnaturelles. La très grande majorité des motifs figurés sur les parois des grottes ou sur

sites existent également en plusieurs exemplaires dans des sites géographiquement éloignés. Ils constituent alors de véritables thèmes iconographiques, comme on en connaît dans l'art asiatique avec les figures de divinités ou dans l'art chrétien avec les représentations de saints. Tel est, par exemple, le cas pour «l'homme-oiseau», présent dans le Puits de la grotte de Lascaux (Dordogne), sur le grand plafond d'Altamira (Cantabrie) ou dans la grotte d'Addaura (Sicile). Tel est encore le cas pour les «hommes-bison» de la grotte Chauvet (Ardèche), de la grotte des Trois-Frères (Ariège) ou de la grotte d'El Castillo (Cantabrie). Relativement peu nombreuses, ces créatures se retrouvent cependant avec les mêmes attributs iconographiques dans des territoires assez vastes. Elles ne peuvent donc en aucun cas être le fruit du hasard. D'ailleurs, la construction formelle de ces créatures composites, quelles qu'elles soient, répondent à des impératifs stricts: la partie supérieure du corps est toujours animale, la partie inférieure toujours humaine.

**Tout nous porte à croire
que ces représentations
d'êtres humains déguisés
–«homme-oiseau» ou
«homme-bison»–
figurent l'épisode d'un rite
au cours duquel
le personnage du mythe
devait intervenir.**

Les anthropologues et les historiens des religions nous ont accoutumé à voir dans ces créatures fantastiques des êtres surnaturels que les mythes font intervenir aux temps des origines, et qui justifient la place des humains et l'ordre des choses dans le monde.

Mais il y a plus: dans les grottes ornées, ces étonnantes créatures se présentent parfois non comme des êtres hybrides, mais sous la forme d'êtres humains déguisés en «homme-oiseau» ou en «homme-bison». Dans ce cas, tout nous porte à croire que ces représentations figurent l'épisode d'un rite au cours duquel le personnage du mythe devait intervenir. Il est d'ailleurs intéressant de constater que ces personnages, coiffés d'un masque d'oiseau ou revêtus d'une dépouille de bison –le thème de «l'homme-taureau» existe également sous cette double forme de l'être composite et de l'homme revêtu de la dépouille de l'animal–, sont toujours représentés dans l'attitude de la danse. Bien entendu, la trame du récit est aujourd'hui perdue, et nous devons nous contenter des quelques documents –déjà exceptionnels en soi– que les millénaires ont bien voulu nous conserver. Pourtant, même sous cette forme lacunaire, ces données nous informent que notre ancêtre direct le plus lointain avait déjà créé un monde habité par des esprits construits symboliquement en associant une partie animale et une partie humaine; mais quelque 25 millénaires avant l'Égypte de l'Ancien Empire!

Marc Groenen

Grotte des Trois-Frères
(Ariège): homme-bison.

Marc Groenen est professeur à l'ULB en histoire de l'art et archéologie.

Saint Luc peintre, un mythe fondateur de l'art chrétien

Parmi les peintures de Rogier de le Pasture (dit Rogier van der Weyden, 1399-1464), il en est une qui semble avoir rapidement connu la célébrité: son *Saint Luc faisant le portrait de Marie*. On s'accorde à voir, dans l'exemplaire conservé aujourd'hui à Boston, l'œuvre originale (fig.1). Les versions de Munich, Bruges, Saint-Petersbourg et Dublin sont des copies remontant à la seconde moitié du siècle, qui attestent bien le succès de l'image créée par Rogier. Qu'y voit-on? Dans une salle s'ouvrant par une loggia sur l'extérieur, la Vierge est en train de donner le sein à l'Enfant. Leur fait face un personnage revêtu de rouge, qui s'applique consciencieusement à dessiner les traits de Marie. Il n'y a pas de doute à avoir quant à l'identité de ce personnage: il s'agit de saint Luc, comme l'indique la présence, dans la pièce voisine, de son animal emblématique, le boeuf. Luc est bien connu en tant qu'évangéliste, mais peu de catholiques d'aujourd'hui savent qu'il passa pendant des siècles pour le premier peintre chrétien. Seule l'appellation «Saint Luc» portée par plusieurs écoles des Beaux-Arts en Belgique conserve encore, chez nous, le souvenir de cette tradition. Une tradition enfouie, pourrait-on dire, presque oubliée, mais qui aura joué un rôle essentiel dans l'histoire de l'art chrétien.

Une réponse à une crise

Il faut attendre le VIII^e siècle pour rencontrer la plus ancienne attestation du mythe du saint Luc peintre. Elle se trouve sous la plume d'un auteur grec, qui mentionne deux icônes représentant Marie, conservées l'une à Jérusalem, l'autre à Rome. Il en attribue la paternité à saint Luc lui-même. À partir de ce moment, un nombre croissant d'effigies mariales va être associé au nom de l'évangéliste, notamment dans les guides de Rome destinés aux pèlerins. Le phénomène des «Madones de saint Luc» était né. Il ne se limitera pas au sud de l'Europe. Au nord des Alpes aussi, certaines représentations de la Vierge à l'Enfant passeront pour avoir été réalisées par saint Luc, un nom qui leur apportera, évidemment, un prestige considérable. C'est le cas, par exemple, d'une peinture toscane de la fin du XIII^e siècle, de style byzantinisant, qui appartient à la cathédrale de Cambrai depuis le milieu du XV^e siècle et que Rogier de le Pasture a d'ailleurs pu connaître (fig.2).

On a souvent fait remarquer que la plus ancienne mention de l'activité de saint Luc comme peintre coïncide avec une crise profonde dans le monde chrétien oriental: la crise iconoclaste. Durant le VIII^e siècle, en effet, le rôle de plus en plus important qu'assume l'image dans la liturgie va susciter une réaction de rejet, qui touchera les plus hautes sphères de la société byzantine. Certains empereurs feront bannir des églises les représentations figurées, arguant que celles-ci ne détournaient que trop les esprits de l'essentiel, à savoir le Verbe, seul et unique canal de la révélation divine. Cette crise iconoclaste, qui perdura jusqu'au milieu du IX^e siècle, est sans doute la première manifestation virulente du malaise qu'éprouve le christianisme vis-à-vis de l'image. Un malaise qui trouve son origine dans le silence des Évangiles à ce sujet. Si la tradition juive interdit de façon explicite la représentation figu-

rée, le Nouveau Testament, en revanche, ignore superbement l'image. Dans le milieu juif où il est né, le refus des idoles allait de soi. Mais il n'en était pas de même dans le monde des Gentils, où l'image occupait traditionnellement une place primordiale dans le rapport au divin. Leur conversion progressive à la nouvelle religion n'a pu s'opérer sans une «inculturation» du christianisme. On sait combien celui-ci a intégré de nombreux éléments du paganisme antique, au nombre desquels on trouve le culte des reliques et, justement, celui des représentations figurées de dieux. Dès le IV^e siècle, le christianisme, à l'origine religion du Verbe, était devenu également une religion des images. Leur présence dans les églises est bien attestée dès cette époque.

Dans une religion qui se réclame de textes fondateurs et en tire sa légitimité, l'existence de pratiques qui ne paraissent pas fondées par ces textes pose problème. On comprend, dans un tel contexte, la nécessité de créer un saint Luc peintre. Il s'agissait, pour l'Église, de conférer *a poste-*

Fig. 1: Rogier de le Pasture, dit van der Weyden (1399-1464): *Saint Luc faisant le portrait de la Vierge*. (Boston, Museum of Fine Arts). Dans cette œuvre, le peintre tournaise se serait représenté lui-même en saint Luc.

Pour ceux que le sujet de saint Luc peintre intéresse, on recommandera: Gisela Kraut: *Lukas malt die Madonna. Zeugnisse zum künstlerischen Selbstverständnis in der Malerei*, Worms, Wernersche Verlagsgesellschaft, 1986 et la publication collective Rogier van der Weyden: *St. Luke Drawing the Virgin. Selected Essays in Context*, Turnhout, Brepols, 1997. Sur l'esthétique des «Primitifs flamands», on lira: Paul Philippot: *La peinture dans les anciens Pays-Bas. XVe-XVIe siècles*, Paris, Flammarion, 1994.

Didier Martens est professeur d'Histoire de l'Art à l'Université libre de Bruxelles.

Fig. 2: Peintre toscan, vers 1300: *Vierge à l'Enfant*. (Cambrai, cathédrale). Depuis le XVe siècle, l'œuvre passe pour avoir été peinte par saint Luc.

riori à l'image une autorité comparable à celle de l'écrit. À la Parole divine recueillie par les quatre évangélistes, on ajoutait ainsi une image divine, recueillie par l'un des quatre évangélistes: Luc. Celui-ci aurait, en quelque sorte, combiné ses talents de scribe avec ceux du peintre. Et on pouvait admettre qu'il avait dû mettre le même zèle à reproduire fidèlement les paroles du Christ que son apparence physique et celle de sa Mère. Pourquoi avoir choisi Luc, plutôt qu'un autre disciple? Ni son Évangile, ni les Actes des Apôtres, qu'il aurait également rédigés, ne comportent la moindre référence à l'art pictural. Tout au plus peut-on dire que, des quatre Évangiles canoniques, celui de Luc est certainement le plus prolixe au sujet de Marie. Et comme les peintures qui furent attribuées à Luc sont toutes des Vierges à l'Enfant, il est sans doute apparu logique de les porter au crédit de l'évangéliste qui a le plus souvent décrit la Mère de Dieu...

Saint Luc, un «Primitif flamand»

Si le mythe du saint Luc portraitiste avait pour principale raison d'être de légitimer l'usage des images dans une perspective chrétienne, en leur conférant une aura néotestamentaire, il ne saurait, pour autant, être ramené à cette seule dimension. Au cours du temps, il s'est enrichi de fonctions nouvelles, devenant notamment, aux XVe et XVIe siècles, une «défense et illustration de l'art moderne». Traditionnellement, les corporations ou guildes qui regroupaient les peintres dans les villes avaient Luc pour saint patron. Ce choix entraîna la réalisation de nombreuses représentations de *Saint Luc faisant le portrait de la Vierge*, destinées à orner l'autel de la chapelle que la corporation se devait de posséder dans l'une ou l'autre église. On suppose ainsi que c'est pour la chapelle de la corporation des peintres de Bruxelles, qui se trouvait à Sainte-Gudule, que Rogier de le Pasture peignit son *Saint Luc*. Les copies auraient été commandées par d'autres guildes de peintres brabançonnnes.

Pour Rogier, la légitimité de la présence d'images dans les sanctuaires ne devait guère prêter à discussion. La nou-

velle crise iconoclaste, qui ébranlerait les fondements mêmes de l'art chrétien au XVIe siècle et provoquerait des destructions considérables, était encore loin. Son *Saint Luc faisant le portrait de la Vierge* constitue, de ce fait, moins un manifeste en faveur de l'image sacrée qu'une sorte d'*Art poétique* illustré, dans lequel le maître expose sa conception de la peinture. Celle-ci était pour le moins novatrice. Rogier de le Pasture s'inscrit, en effet, dans le courant naturaliste qui traverse la scène artistique des anciens Pays-Bas et de la Principauté de Liège, à partir des années 1420, et qui va conduire à l'éclosion d'une esthétique en rupture avec la tradition médiévale: l'art des «Primitifs flamands». Dans cette esthétique nouvelle, le travail sur le modèle vivant occupe une place prééminente. Alors que, sur les retables du XIVe siècle peints au nord des Alpes, les personnages sacrés ont des visages «idéaux», impersonnels, relevant d'un répertoire de formules graphiques stéréotypées, dans la peinture d'un Jean van Eyck ou d'un Rogier de le Pasture, ils se signalent par des physionomies fortement individualisées, qui trouvent leur origine dans des études réalisées sur le vif. Les premiers «Primitifs flamands» –ceux qu'Erwin Panofsky appelait les fondateurs– ont-ils choqué une partie du public contemporain? On l'ignore mais, ce qui est certain, c'est que Rogier de le Pasture ne s'est pas fait faute de mobiliser l'autorité de saint Luc pour légitimer sa conception pour le moins moderne de la peinture. Avant le XVe siècle, les images de l'évangéliste peintre le montrent seul au travail, dans son atelier. On le voit peindre une effigie de Marie, en dehors de sa présence physique. Rogier de le Pasture est l'un des tout premiers à représenter la Vierge et l'Enfant posant devant saint Luc. Celui-ci dessine leur portrait. C'est sur la base de cette étude graphique que l'évangéliste réalisera ensuite l'effigie peinte, dans la quiétude de son atelier. En effet, la complexité de la technique de la peinture à l'huile, telle que pratiquée par les «Primitifs flamands», ne permettait pas de faire poser un modèle directement devant le chevalet. Ou alors, il aurait fallu le faire poser pendant des semaines...

Saint Luc, tel que le représente Rogier, travaille donc comme un «Primitif flamand». Il a d'ailleurs les traits du maître, comme le démontre la comparaison avec une effigie ancienne de l'artiste, dûment identifiée par une inscription. Saint Luc fait donc fonction de prête-nom; il sert à cautionner une esthétique nouvelle, dont il s'agit d'établir, en haut lieu, dans une chapelle, la pleine légitimité. L'évangéliste, contemporain du Christ, est ainsi devenu un peintre moderne... Va-t-il le rester?

Les représentations des XVe et XVIe siècles suggèrent toutes, à des degrés divers, que saint Luc peignait dans le style de ces époques. En effet, on aperçoit souvent, dans l'image, le tableau auquel travaille le peintre évangéliste. Suivant les cas, ce tableau est de style gothique tardif, classique ou italianisant. Avec la contre-réforme, cette usurpation de la figure de saint Luc par les artistes n'ira plus de soi. Si certains peintres des XVIIe et XVIIIe siècles, comme Pierre Mignard, lui prêtent encore un style moderne, d'autres, en revanche, le représentent tenant en main l'une de ces vénérables icônes à fond doré qui passaient, depuis des siècles, pour une «Madone de saint Luc». Saint Luc, un maître du passé? C'est cet aspect que les représentations du XIXe siècle mettront, de manière systématique, en évidence. Dans le contexte de la culture du néogothique et des nostalgies médiévales, le peintre évangéliste ne pouvait, certes, être un impressionniste...

Didier Martens

Littérature française et catholicisme au XIXe siècle

Suffit-il qu'une œuvre littéraire traite de certaines questions religieuses pour qu'on puisse la considérer comme *catholique*?

Il suffit de lire l'ouvrage classique de Louis Chaigne, *Manuel de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours* (1ère éd. 1925)¹ pour s'apercevoir que cette littérature n'a pas cessé –aux XIXe et XXe siècles particulièrement– d'être dominée par l'expression d'un certain malaise, d'une mauvaise conscience portant sur la question des rapports de l'écrivain avec sa foi, de son œuvre avec ses engagements personnels et, plus généralement, des rapports entre l'œuvre d'art et la religion. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de la littérature d'édification, qui a notamment fleuri aux XVIe et XVIIe siècles, dans des œuvres aussi illisibles que les *Imitations des Psaumes* (1594) de Jean de La Ceppède –très admirées de Malherbe– et, au XVIIIe siècle, dans une production apologétique parfaitement indigeste dont témoignent les *Odes sacrées* de Jean-Baptiste Rousseau et les *Poésies sacrées* («sacrées» parce que personne n'y touche, disait irrévérencieusement Voltaire!) de Lefranc de Pompignan.

On relèvera plutôt l'effort des poètes –la relation formelle qui rapproche la poésie de la prière s'y prête– en vue de donner corps littérairement à une vision religieuse du monde. La démarche poétique, qui s'apparente par certains côtés à celle de la métaphysique, ne vise-t-elle pas en effet à faire apparaître, dans les aspects changeants de la réalité matérielle, les reflets d'un monde invisible? Sans doute est-ce en ce sens que se trouve légitimée l'entreprise récente d'un Jean-Pierre Jossua, (*Pour une histoire religieuse de l'expérience littéraire*, Paris, Bauchesne, 1985), qui ambitionne, par exemple dans des œuvres comme *Dieu* de Victor Hugo, de dépister la recherche de transcendance dans la forme même de la création littéraire. Il faut dire

que le sujet –on veut dire «le sujet Hugo»– s'y prêtait à merveille qui, après avoir dit dans *Les Contemplations*: «*Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu*», en était venu à croire à la réalité même des images qu'il avait créées!

Mais il est clair que la dimension psychologique est capitale: la poésie romantique –expression du «mal du siècle»– et le Symbolisme n'ont pas manqué de réveiller l'inquiétude religieuse. Baudelaire qui, dans la pièce «Bénédiction» des *Fleurs du Mal*, demandait de réserver une place au poète, «*dans les rangs bien heureux des saintes légions*», est sans doute sacrilège, mais il croit au péché. Il y croit même à ce point que, dans ses *Journaux intimes*, il n'a pas craint de déclarer que la vraie civilisation «*n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel*».

Retenons la formule. L'idée d'une parenté entre les pécheurs et les saints, souvent exprimée par Baudelaire dans un vocabulaire qui mélange quelque peu les expressions de l'amour profane (les «saintes voluptés») et celles de l'amour divin est assurément la clef donnant accès à la littérature catholique du XIXe siècle. Comme le disait Stanislas Fumet dans *Notre Baudelaire* (Paris, 1926), «*L'amour est chrétien et le péché est chrétien. Chrétien est le vertige, ou l'appréhension, la conscience du gouffre*».

Ce qui est vrai de la poésie l'est encore plus du roman. En 1958, dans un essai intitulé *Le roman catholique a cent ans*, Jean-Laurent Prévost donnait à la question «Y a-t-il un roman catholique?» une réponse dilatoire: «Non, il n'y a que des catholiques qui écrivent des romans». La restriction est de taille, parce qu'elle permet à la critique catholique d'annexer des auteurs très anticléricaux comme Rimbaud, auteur de textes comme *Un cœur sous une soutane* ou *Les pauvres à l'église*; et, subsidiairement, à Maurice Barrès de déclarer fort péremptoirement à propos de l'auteur des *Illuminations*: «*Il est du Christ*»!

L'acte de naissance du roman catholique

La question est en tout cas centrale: suffit-il qu'une œuvre littéraire traite de certaines questions religieuses pour qu'on puisse la considérer comme *catholique*? On peut en douter: *La Cathédrale* (1898) de Joris-Karl ➤

L'esthétique du sacré dans la mise en scène sociale et musicale

Tout groupe social entretenant et transmettant un système de croyances met en scène ses mythes, ses grands récits et ses modèles de comportements et de relations. Ce faisant, il institue une tradition stylistique décrivant les rapports entre divinités (ou personnes en Dieu) anges et humains, fondateurs plus ou moins mythifiés, saints, ancêtres et fidèles. Or, tout positionnement relationnel, toute attitude communicative requiert un mode de parler, une pose de voix adéquate à la situation et au personnage que l'on est censé représenter. La phonation d'un primate dominant permet de le reconnaître immédiatement. Un Japonais de statut respectable parlera spontanément dans la gorge au plus bas de sa tessiture. Il adopte ainsi un profil «sacré» dans la mesure où, inconsciemment, il prend une voix «sacrée» de moine bouddhiste et de chaman.

Sacré de la terre - sacré du ciel

Au sein d'une culture donnée, l'art du chant le plus noble est souvent celui qui se rapproche de celui du

culte religieux. Ainsi, à notre insu, nos éducations esthétique, sociale et religieuse sont congruentes. En Extrême-Orient, le sacré vient de la terre et des ancêtres, alors que chez nous, il vient du ciel, ce qui tend à valoriser les voix «célestes» dans les civilisations monothéistes. Mais si, pour reprendre l'analyse de Durkheim, le religieux entend fonder et marquer de son sceau le politique, les évolutions historiques de ce dernier transforment le style religieux.

Un prêtre catholique romain qui adopte spontanément pendant son service une voix aiguë, claire, caressante, onctueuse, monocorde met en scène un personnage innocent et doux évoquant la bonté et l'amour charitable de François d'Assise «qu'inonde la joie du Christ» et se positionne plus ou moins consciemment en fils aimant de Dieu. Cet état d'ataraxie, de non-trouble de l'officiant discipliné de l'Église convient à ce que le grand sociologue allemand Max Weber aurait appelé «un employé interchangeable d'une entreprise bureaucratique de salut». Weber ne s'est pas intéressé au

phénomène vocal mais il considèrerait que le désensorcellement et la rationalisation de l'Occident s'accompagnaient d'une bureaucratisation des autorités politiques et religieuses et d'une standardisation des expressions scientifiques et artistiques. Cette rationalisation se manifeste dans la généralisation de l'écrit entre les membres d'une structure y compris de l'écrit musical au sein de l'Église. Celle-ci était en effet préoccupée de voir les comportements liturgiques suffisamment standardisés pour être reproduits fidèlement à une échelle «globale» et pouvoir ainsi mettre en échec des exaltations et des débordements de sectes charismatiques inspirées par des schismes ou des pratiques de magie et mysticisme «païens».

Pour reprendre les termes de Weber, la «routinisation» du charisme est une caractéristique des bureaucraties pour survivre à la disparition de leur fondateur, prophète, gourou ou héros. C'est en cela que le style ➤

La Musique, Henri Matisse, 1939, huile sur toile. © Succession H. Matisse 2002. Photo Albright-Knox Art Gallery - © RMN, Paris 2002. (Exposition Matisse-Picasso au Grand Palais, Paris, jusqu'au 6 janvier 2003).

nesque de toute une série d'auteurs, de Claudel à Léon Bloy; de Huysmans à Bernanos ou Julien Green. Il est sûr que, chez tous, la spécificité catholique ne tient ni à l'innocence des sujets traités, ni à une quelconque volonté d'édification. À quoi donc d'autre? À une certaine profondeur, vers le haut et vers le bas, qui a bien des rapports avec la psychanalyse, la psychologie des profondeurs, toutes sortes de choses jugées «impures», qu'il faut bien qu'assume la condition humaine...

Une époque tourmentée par le péché

Mais aussi au fait que les productions issues de ce courant ont moins porté témoignage sur le péché lui-même que sur *une époque que tourmentait son péché*. Quand on porte sur ce siècle un regard d'ensemble, comment éviter de s'interroger sur la «Belle Époque», celle de l'Exposition universelle, de la Tour Eiffel, de Feydeau et du président Fallière? Comment ignorer, derrière le décor de la tragi-comédie du Second Empire –pantalons rouges et tutus du corps de ballet, sur les airs d'Offenbach– la fulmination de Bloy: «Le bourgeois est un écho stupide, mais fidèle, qui répercute la parole de Dieu, quand elle retentit dans les lieux bas»?

La littérature catholique du XIX^e siècle, finalement, a dit une modernité douloureuse, coïncée entre le triomphe du laïcisme, de la République et de la Science (en amont) et (en aval) le réveil du nationalisme et la préparation de la Seconde Guerre mondiale. Le ton très névrotique de la plupart des œuvres nées dans sa sphère d'influence, chez Bloy surtout et chez Huysmans, s'explique incontestablement par un complexe de minorité qui a enfermé l'intelligentsia catholique française dans une véritable mentalité de ghetto.

Affaire interne aux catholiques de France, dira-t-on. Peut-être pas. Les écrivains catholiques du XIX^e siècle sont loin d'avoir recommandé la patience devant les duretés de la «vallée de larmes» qui leur servait de refuge. Ils ont dit, au contraire, sur un ton volontiers exacerbé, radical –ce qui les a desservis, il est vrai, autant que les poseurs de bombes de la bande à Bonnot!– le malaise de la conscience moderne quand elle assiste au retrait de l'Absolu. Nous ne l'appelons pas comme cela. Nous parlons plutôt des *valeurs*. Mais de l'époque de «l'enrichissez-vous» à la nôtre, il faut bien dire que la distance s'amenuise. La fulmination n'a plus cours; catholiques ou non, nous sommes bien trop occupés à rechercher le consensus, mou, mou... ■

Jacques Marx

Pour Baudelaire, la vraie civilisation «n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel». Charles Baudelaire et madame Sabatier par Thomas Couture. Musée de Clermont-Ferrand.

Huysmans par exemple ne saurait être qualifiée de *catholique* du seul fait de son contenu immédiat, une longue, et parfois ennuyeuse étude de la symbolique de Chartres.

Le problème fut posé, avec une remarquable acuité, en 1851 lors de la parution d'un roman de Jules Barbey d'Aurevilly, *Une vieille maîtresse*. Le sujet, très scabreux, et surtout la position de l'auteur, qui se donnait beaucoup de mal dans une série d'associations politico-religieuses dont le but déclaré était de réévangéliser la France, l'obligèrent à se disculper dans une préface célèbre de 1858. Elle mérite d'être rappelée, puisque aussi bien, elle est en réalité l'acte de naissance du *roman catholique*: «L'auteur d'*Une vieille maîtresse* (...) n'est qu'un romancier qui a peint la passion telle qu'elle est (...). Dans la morale des libres penseurs, les Catholiques n'ont pas le droit de toucher au roman et à la passion, sous prétexte qu'ils doivent avoir les mains trop pures, comme si toutes les blessures qui jettent du sang ou du poison n'appartenaient pas aux mains pures! Ils ne peuvent pas toucher au drame non plus, car c'est de la passion encore. Ils ne doivent toucher ni à l'art ni à la littérature, ni à rien, mais s'agenouiller dans un coin, prier et laisser le monde et la Libre Pensée tranquilles»².

Soit! Barbey a raison de suggérer une dimension d'intériorité qui sera désormais au centre de la vision roma-

¹ À compléter par Gonzague Truc, *Histoire de la littérature catholique contemporaine*, Tournai., Casterman, 1961; Richard Griffiths, *Révolution à rebours. Le renouveau catholique dans la littérature en France de 1870 à 1914*, Paris, Desclée de Brouwer, 1971; Robert Bessède, *La crise de la conscience catholique dans la littérature et la pensée françaises à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1975.

² J. Barbey d'Aurevilly, *Œuvres romanesques complètes*, éd. Jacques Petit, Paris, Gallimard, 1964 (Bibliothèque de La Pléiade), p. 1305.

Jacques Marx est professeur à l'Université libre de Bruxelles.

bureaucratique reposant sur une légitimité rationnelle faite de statuts et de règles écrites s'oppose à l'arbitraire des sectes de légitimité purement charismatique et des lignages de magiciens de légitimité traditionnelle.

Une vocalisation adéquate de l'«inspiré»

Considérons à présent un prêcheur d'une secte conversionniste, qui exhibe émotionnellement l'intensité de sa conviction dans la force salvatrice, tant physique que spirituelle, de l'élan de foi, ne peut que traduire son trouble par une voix rauque, et de toute façon, par un ton en dehors de la normalité quotidienne. Ce type de timbre qu'affectionnent les baptistes, pentecôtistes mais également les chamans et les mystiques soufis apparaît comme le signe sensible d'une expérience spirituelle, d'une rencontre avec une force surnaturelle. Insensiblement et plus ou moins inconsciemment, celui qui se présente en société comme «inspiré» se met en scène par une vocalisation adéquate et attend des autres qu'ils le reconnaissent et le valorisent comme tel. Est «grand» dans ce monde de l'inspiration, comme l'ont appelé Boltanski et Thévenot, celui qui excelle dans l'insolite et l'illumination, qu'il soit mystique ou artiste. Bien que les critères d'excellence varient selon les milieux, et donc avec eux les signes expressifs qui en sont les indices, tous les signes d'une rencontre avec le sacré, d'un supplément d'âme (de soul) acquièrent cette valeur esthétique et cette qualité morale qui confèrent la respectabilité sociale. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi le public afroaméricain s'est montré friand des phonations rauques comme celles des prêcheurs et des chanteurs de blues ou de jazz tels que Howlin Wolf et Louis Armstrong.

Ces timbres saturés d'harmoniques, ces sons dirty (sales), constituent même une des composantes stylistiques essentielles du jazz avec celle de l'improvisation. Cette dernière caractérise d'ailleurs la plupart des musiques associées aux cultes illuministes et «d'éveil» qu'il s'agisse de satori zen, d'extase soufi ou d'awakening protestant de la «soul». En effet, l'improvisation y est censée survenir comme résultat d'une expérience de pénétration de l'artiste par l'inspiration, la manifestation de la recherche d'un état d'anéantissement du moi mesquin, de l'extase, de l'éveil à un état considéré comme supérieur et en harmonie avec le cosmos. En quelque sorte, l'improvisation est l'indice d'une aptitude mystique à recevoir le «souffle» de la force supérieure. Celle-ci communique un état de trouble que l'artiste peut communiquer au public par la musique. C'est le Wajd soufi, le Hâl iranien, le Tarab arabe ou le Duende espagnol. Il se présente à la fois comme un état d'émoi charismatique, comme une grâce à laquelle il importe de s'ouvrir, voire comme un esprit ou un génie tel un djinn qui s'empare de l'artiste, le possède, lui et son public, en leur faisant goûter cette joie et ressentir cette «élévation» que Durkheim appelle «le moment d'effervescence collective».

Michel Demeuldre

Michel Demeuldre est chargé de cours à l'ULB, à l'IHECS et à l'U.T. de Charleroi.

Le Baglama ou les tribulations religieuses d'un instrument

Essayons d'illustrer par un exemple typique les enjeux sociaux, ethniques, politiques et religieux des querelles autour des esthétiques musicales. La question du luth à long manche nous semble une illustration paradigmatique à la fois claire et complexe.

Depuis des siècles, l'instrument le plus populaire des nomades de l'Asie centrale est un luth à long manche. Il convient pour accompagner un chant de barde dans des sociétés où sa légitimité de chaman et de mémoire collective est de type traditionnel. L'esthétique musicale est «horizontale». Il s'agit d'un style narratif sans grands écarts de tons.

Une fois convertis à un islam chiite alevi à la fois rebelle à toute tyrannie, à toute autorité injuste et prônant le martyre et l'amour mystique, les Asiks ou chanteurs «amoureux» donnent à l'instrument plus de résonance, une esthétique plus sombre et «profonde». Le style est plus douloureux et plus expressif.

Dans les villes de l'Iran chiite, l'instrument s'est intégré depuis longtemps au sein d'orchestres de cour après modifications pour en faire des outils de virtuosité dans une esthétique «verticale» de la culmination rappelant l'appel mystique du soufi mais très érotisé et esthétisé pour répondre au goût d'une élite raffinée.

Les Alevis et Bektasis sédentarisés dans l'Est de la Turquie sont persécutés par les sultans ottomans et l'instrument fait l'objet d'un interdit absolu alors qu'il est instrument participant au culte religieux, le cem.

Ataturk renverse le sultanat, rend un culte laïque à la nation moderne et oppose le baglama «authentiquement turc» aux orchestres orientaux «dégénérés». Suivant l'exemple soviétique, il favorise les grands orchestres «nationaux populaires» de dizaines de baglamas.

En Grèce, après avoir été interdit comme «oriental» par les autorités nationalistes locales, le baglama ou bouzouki s'impose sous sa forme italianisée en tant qu'instrument de rebelles «apaches» des bas quartiers.

À Istanbul, les modèles plus courts des contestataires alévis puis gauchistes s'opposent à ceux des conservateurs d'État officiels.

Le baglama est intégré dans des groupes «Arabesk», musique orientale qui revient au devant de la scène, portée par un nouveau public, celui des banlieues d'immigrés de l'Est, attaché à un tableau social et une esthétique fataliste, doloriste, hyperémotionnelle, «inspirée», rappelant celle du mysticisme soufi mais la thématique et le comportement des stars n'ont rien de religieux. Les plus célèbres sont homosexuels, travestis, transsexuels ou divorcés.

Alors que l'esthétique italo-grecque «christianisée» du bouzouki favorise un son de plus en plus aigu et clair qui se répand notamment dans les nouveaux ensembles irlandais, l'esthétique chamanique et asik alevi perfectionnant la résonance basse et la richesse du timbre s'impose comme instrument représentatif de la culture turque.

M. D.

Un traité constitutionnel

Renforcer la citoyenneté européenne

Le président de la Convention «Pour l'avenir de l'Europe», Valéry Giscard d'Estaing, a présenté les 28 et 29 octobre le premier «avant-projet de Traité constitutionnel» de l'Union européenne. Ce texte développe l'architecture d'une Constitution dans une série d'articles dont le contenu de la plupart reste encore à déterminer.

Ceux que le détail des articles intéresse peuvent se tourner vers le site internet de la Convention et rechercher le document CONV 369/02. Le titre 6 «la vie démocratique de l'Union» comporte cinq articles et l'article 34 a retenu particulièrement notre attention.

«Cet article énonce le principe d'une démocratie participative. Les institutions assurent un degré élevé de transparence permettant aux différentes formes d'association de

citoyens de participer à la vie de l'Union».

Il s'agit bien d'un élément nouveau et original qui vise à compléter la démocratie représentative que nous pratiquons, en associant de manière concrète les associations de citoyens à l'élaboration des choix démocratiques. Il est remarquable de constater que la quasi-totalité des associations et ONG qui sont intervenues dans les débats préparatoires ont souhaité l'établissement d'une démocratie participative, dans le but de renforcer la citoyenneté européenne.

La Fédération humaniste européenne (FHE) est également intervenue dans ce sens, dans sa contribution au Livre blanc de la Commission et ensuite directement auprès de la Convention. Voici quelques extraits de ce document¹.

Les associations de la société civile: un lien entre le politique et les citoyens

La vie associative constitue un moteur de développement de projets de société.

Dans cette perspective, la société civile joue un double rôle: elle peut constituer un relais utile vers le politique sans pour autant se substituer à lui, et ce faisant, elle contribue à maintenir et à développer une citoyenneté active.

En réussissant à établir la démocratie participative, il est possible de contribuer, d'une part à réhabiliter la fonction politique en démo-

cratie, et d'autre part d'intéresser davantage le citoyen au devenir de la société.

Notre conception de la démocratie participative vise à trouver le moyen de faire participer le plus grand nombre à la préparation de décisions. Les ONG occupent un créneau

Réhabiliter la fonction politique en démocratie et intéresser davantage le citoyen au devenir de la société.

de participation de la masse des citoyens à la vie publique. L'enjeu est considérable eu égard à l'importance des questions examinées. Les sujets traités sont nombreux et concernent notamment les droits de l'Homme et les questions éthiques, les questions sociales, l'Europe contre la pauvreté et l'exclusion sociale ou encore les problèmes de santé.

D'autre part, la société civile est en droit de revendiquer un interlocuteur responsable politiquement de ses actes devant l'électeur européen, et doté des pouvoirs que toute démocratie confère à ses élus.

Face au citoyen, seuls les femmes et les hommes politiques, élus démocratiquement, sont responsables devant l'électeur et peuvent être sanctionnés par lui. La sanction par l'élection n'est-elle pas le premier droit d'une représentation démocratique?

Au niveau de l'Union européenne, la logique de la démocratie parlementaire désigne les membres du Parlement européen et les mandataires nommés par eux.

La Fédération humaniste européenne considère qu'un nouvel article du Traité doit reconnaître le rôle consultatif d'associations de la société civile, en leur offrant un canal structuré.

Georges C. Liénard

¹ Le document complet est disponible sur le site www.humanism.be

Georges C. Liénard est past-président du CAL et Secrétaire général de la FHE.

L'entretien de Jean Sloover avec Inès Trépant

L'entropie européenne

Entre une Union économique et monétaire florissante et une Europe sociale étique, l'Union claudique. Au risque de l'élargissement...

Pour beaucoup de citoyens des États membres de l'Union européenne, celle-ci est un grand machin insaisissable. Quand ils ne jugent pas qu'il leur complique la vie, ils estiment souvent que, tout en coûtant fort cher, il ne sert pas à grand-chose. À l'image du récent sommet de Bruxelles isolé du monde par d'impénétrables barrages policiers, l'abîme qui sépare ainsi les dirigeants politiques et leurs opinions publiques demeure donc immense. Pourtant l'Europe avance. En claudiquant souvent, mais à grands pas. Aujourd'hui, ne s'apprête-t-elle

pas, billes en tête, à s'élargir à une dizaine de nouveaux pays? Fuite en avant? L'Europe n'est en tous cas pas prête à cette extension territoriale. Pas encore du moins. Or, désormais, le temps presse: les dates des premières adhésions sont fixées. Il est donc urgent de s'intéresser de près à ce qui se passe dans les salons feutrés du «Caprice des Dieux» et du «Consilium»: l'Europe influence de plus en plus l'existence quotidienne de chacun d'entre nous. Et demain, à vingt-sept, elle pourrait bien la bouleverser. De fond en comble. Mais, dira-t-on, par où commencer? À quelle source d'information recourir? Remarquable outil pédagogique, le livre d'Inès Trépant¹ en est assurément une à recommander...

Inès Trépant, comment expliquer que les autorités communautaires aient radicalement changé de vue depuis la CECA qui visait une organisation du marché et non pas leur libéralisation?

Inès Trépant: En 1951, le spectre de la crise de 29 planait toujours sur l'Europe qui sortait de la Seconde Guerre mondiale. L'idée était que, en présence d'un chômage de masse, la compétition sauvage entre les industries lourdes des États européens avait suscité un climat belliqueux. Une conclusion s'imposait: il fallait procéder à l'intégration des secteurs concernés en léguant certains pans de souveraineté à une «Haute autorité» supranationale. Celle-ci a donc reçu pour ce faire beaucoup de pouvoir. La guerre froide a stimulé cette réflexion et poussé certains à vouloir étendre l'idée d'intégration au plan politique et militaire. Mais les esprits n'étaient pas mûrs: la construction de la Communauté européenne s'est donc poursuivie là où elle avait pris racine. Dans le marché.

Les États membres sont, selon vous, les principaux responsables de l'immobilisme social de la construction européenne parce qu'ils se refusent à transférer à l'Europe les éléments de souveraineté dont celle-ci a besoin pour progresser?

Exactement. Au sein de l'actuelle Convention sur l'avenir de l'Union on retrouve d'ailleurs toujours cette opposition entre ceux qui veulent une Europe marché, une Europe zone de libre-échange et ceux qui aspirent à une Europe qui pourrait rivaliser militairement et diplomatiquement avec les États-Unis. Mais même parmi les partisans de cette Europe puissance, il y a beaucoup de réticence à transférer aux instances européennes les pouvoirs et les moyens dont elle a besoin pour réaliser cette ambition.

Où restent les droits économiques et sociaux?

Mais, dites-vous, il y a aussi une responsabilité des autorités communautaires. En particulier de la Commission européenne du fait, notamment, de sa vision socioéconomique néolibérale?

La Commission européenne reflète l'état d'esprit qui règne dans les États membres. Elle s'est prise au jeu de l'économisme. Sacralisant la concurrence, la compétitivité et la croissance, elle postule que le marché permet un développement économique optimal qui est, lui-même, la condition sine qua non du progrès social. Même lorsqu'elle se préoccupe de la citoyenneté, du social, de l'environnement, son angle d'attaque reste donc économique.

Pourquoi les gouvernements des États membres, quelle que soit leur couleur politique, fabriquent-ils ainsi, sommet après sommet, une Europe taillée à la mesure des entreprises et des cadres des multinationales? Pourquoi semblent-ils tous s'ingénier à mettre en place une répartition verticale des pouvoirs qui favorise le marché et le capital au détriment du travail et des salariés?

Trois explications peuvent être avancées. Un: vu l'absence de consensus sur la finalité sociale de l'Europe, la politique sociale est demeurée du ressort des États membres, alors que ceux-ci ont perdu plusieurs de leurs instruments de politique économique. L'Europe actuelle est donc

Le récent sommet de Laeken: l'abîme qui sépare les dirigeants politiques et leurs opinions publiques demeure immense.

déséquilibrée et tous les gouvernements qui se succèdent doivent faire avec. Deux: les citoyens n'ont commencé à s'intéresser que tardivement à l'Europe. Les interlocuteurs sociaux et la société civile se sont organisés à ce niveau bien après les milieux économiques. Et même si l'Europe cherche désormais à nouer le dialogue avec la société civile, l'espace public européen demeure embryonnaire. Trois: l'échec des politiques keynésiennes face à la stagflation des années 70 et du début des années 80 a modifié les priorités des responsables: la lutte contre l'inflation a pris, pour tous, le pas sur la lutte contre le chômage, favorisant partout les politiques néolibérales.

Pour Roland de Bodt², les parlementaires européens ont, avec la Charte des droits fondamentaux, instauré des discriminations raciales sur la base de la nationalité. À ce titre, n'hésite-t-il pas à écrire, il peut y avoir, demain, des «effets comparables à ceux qu'ont eus les lois du III^e Reich à l'égard des populations juives». Partagez-vous cette façon de voir?

Non. Mais il est vrai que les traités sont discriminatoires pour les ressortissants des pays tiers. Maastricht a ouvert des droits aux citoyens européens, mais la citoyenneté européenne n'est accordée qu'aux personnes qui ont la nationalité des États membres, lesquels restent maîtres des critères d'octroi de celle-ci. Il s'est donc là, effectivement, mis en place une citoyenneté à deux vitesses. De vrais droits universels, indivisibles et inaliénables doivent être conférés aux citoyens européens en fonction de leur lieu de résidence et non de leur nationalité. Néanmoins, l'Union a beaucoup évolué dans ce domaine: des droits fondamentaux –liberté, démocratie, droits de l'Homme...– ont été inscrits dans les traités et il existe désormais une base juridique pour

développer, au niveau européen, une législation contre certaines formes de discrimination.

La Convention en cours souhaite intégrer la Charte européenne des droits fondamentaux dans le traité afin de lui donner un caractère juridiquement contraignant. Une bonne idée?

Certains affirment que la Charte a déjà un caractère contraignant. Mais soit. Cela étant, les droits contenus dans ladite Charte sont insuffisants. En particulier en ce qui concerne les droits économiques et sociaux: logement, travail, salaire minimum, grève, etc.

Vers la régression sociale?

L'Europe solidaire des citoyens éprouve manifestement des difficultés à advenir. L'obstacle principal à cet égard est, selon vous, les blocages dont souffre l'Europe sociale et ce, essentiellement en raison de l'absence d'une Europe fiscale toujours bridée, comme on l'a dit, par la règle de l'unanimité. Pourquoi ce refus des États membres de donner à l'Europe la possibilité de décider des questions fiscales à la majorité?

Le maintien de l'unanimité résulte du fait que la fiscalité est un privilège régalien dont les États se défont avec beaucoup de réticence. Par ailleurs, la manière dont ils ont, au fil de l'Histoire, bâti leur fiscalité est profondément imprégnée par leur culture nationale et l'Europe pourrait aller à l'encontre d'habitudes séculaires. Cela étant, la souveraineté fiscale à laquelle s'accrochent les États membre est devenu fort théorique: en libéralisant la circulation des capitaux sans harmoniser la fiscalité, ils l'ont largement perdue au profit du marché.

Le renforcement de la démocratie européenne passe, dites-vous, par le progrès d'une démocratie participative.

Le renforcement de la démocratie au niveau européen passe plus exactement par deux canaux. D'abord, un développement de la démocratie représentative par le biais d'un élargissement du rôle du Parlement européen. Ensuite, une amplification de la démocratie participative de manière à créer l'espace civique européen nécessaire à l'épanouissement d'un réel sentiment d'appartenance à l'Union. La transparence des débats, le libre accès aux documents, la consultation des acteurs de la société civile sur les politiques européennes sont des moyens parmi d'autres de contribuer à l'émergence d'un tel espace civique. À cet égard, les modalités de fonctionnement de l'actuelle Convention me paraissent aller dans le bon sens.

Quel impact l'élargissement de l'Europe va-t-il avoir sur la construction de l'Europe sociale et solidaire que, avec tant d'autres, vous appelez de vos vœux?

ICI je suis, par contre, pessimiste. La Convention est notre dernière chance de réformer l'Europe pour que, demain, elle puisse évoluer dans cette direction avec vingt-sept États membres. Or, non seulement il ne s'y dégage aucun consensus sur la finalité sociale de l'Europe, mais en outre, un calendrier est d'ores et déjà fixé pour l'élargissement. Le risque est donc grand de voir l'Union européenne s'agrandir avant que d'avoir été approfondie et de la voir ainsi évoluer vers une simple zone de libre-échange. De plus, l'Europe élargie a besoin de moyens budgétaires supplémentaires. Elle nécessite aussi un financement assuré par des ressources propres afin de s'émanciper des États membres. Or le récent sommet de Bruxelles qui devait régler cette question du financement de l'élargissement a laissé inchangé le cadre budgétaire et financier préexistant. Ceci compromet la mise en œuvre des politiques de solidarité nécessaires à l'atténuation des disparités socioéconomiques entre États. Pour ces deux raisons, je crains fort que l'arrivée de nouveaux pays membres ne s'opère donc sur fond de régression sociale... ■

Il y a beaucoup de réticence à transférer aux instances européennes les pouvoirs et les moyens dont elle a besoin pour réaliser ses ambitions.

¹ Pour une Europe citoyenne et solidaire: L'Europe des traités dans la vie quotidienne, éditions de Boeck, bibliothèque de droit social, 236 pages. Préface de Philippe Herzog. Spécialiste de l'Europe, l'auteur travaille actuellement au sein du Parlement européen sur des questions citoyennes.

² Les Quinze contre les droits de l'Homme?, éditions Luc Pire, collection Pierres de taille, 111 pages.

Politique-fiction de l’avant-Copenhague

L’élargissement dans le miroir

Comment Hergé aurait-il appelé ce pays candidat à l’adhésion européenne, tout à fait fictif mais qui nous permet de brasser les opinions publiques de l’Est à partir de témoignages bien réels ceux-là? À chacun sa géographie. L’essentiel est de savoir que la décision d’élargir l’Union n’est que le début d’un très long chemin pour les nouveaux États membres. La démonstration par la politique-fiction.

Lazlo ouvrit les volets. L’horizon était dégagé et il pouvait voir loin par-delà la frontière. Il pensa que d’autres adolescents poussaient peut-être simultanément les fenêtres et rêvaient eux aussi de terres sans limites. Ce jeu de miroirs poli à l’espérance de la jeunesse renvoyait le même idéal de Paris à Budapest, de Lisbonne à Tallinn, de Rome à Stockholm. Il avait fallu tant de temps et de négociations avant d’en arriver à cette Europe des Vingt-cinq qui prétendait fondre ses citoyens dans un même destin et garantissait à tous paix et prospérité.

La veille, les «vieux» États membres de l’Union avait finalement marqué leur accord à l’arrivée de dix nouveaux adhérents. La Slovaquie, l’Estonie, la Lettonie, la Lituanie, la République tchèque, Chypre, Malte, la Hongrie, la Slovénie et la Pologne avaient obtenu leur laisser-passer pour le grand club européen. Dans Lazlo, il y avait un peu de chacun d’eux. Sans surprise, la Roumanie et la Bulgarie étaient renvoyées à leurs études. L’emprise du communisme et la transition vers l’économie de marché avaient été bien plus douloureuses là-bas qu’ici. Ceux-là devraient encore serrer les dents. Lazlo ne se soucia en revanche pas le moins du monde du numéro de courbettes et de pirouettes que les ex-Quinze avaient exécuté pour la seule Turquie. Ces Turcs étaient-ils seulement des Européens, eux qui n’avaient remis la potence au musée

que pour frotter la manche à Bruxelles et qui de surcroît venaient de plébisciter un parti «islamiste modéré» lors des dernières élections? Bien sûr, il fallait ménager Ankara en raison de la question chypriote...

Lazlo s’installa à table. Il prit le journal. Son père bougonnait comme chaque matin. Ilona, sa femme, était sa victime favorite. Ce matin-là, elle n’était coupable ni d’avoir succombé à l’attraction d’une vitrine parisienne ni d’avoir passé sa journée devant les aventures de l’inspecteur Derrick. Mais bien d’obliger les siens à ingurgiter cette «bouffe». Où étaient le lait, la farine, le fromage et la viande d’antan? «Voilà ce que les Occidentaux amènent au pays: une alimentation insipide. Ni Moscou, ni Bruxelles, la patrie doit rester indépendante et savoureuse.» Lazlo ne prêta pas attention à ce discours d’ancien combattant. L’Union imposait ses normes dans un nombre inimaginable de secteurs et l’alimentation n’échappait pas à cette standardisation menée au nom du bien public. Les inscriptions qui figuraient sur le sachet de pain comme sur la bouteille de lait en valaient bien d’autres. Après tout, on vivait longtemps à l’Ouest, et tant pis s’il fallait faire son deuil de pratiques culinaires synonymes de régionalismes et d’intoxications alimentaires. «*L’Otan, voilà ce qui compte*» hurlait le père. «*Elle au moins nous protégera du retour des communistes. Mais les*

Européens et leurs normes sanitaires...».

Citoyens de deuxième classe

Le journal rappelait que «si le plus dur est passé, rien n’est jamais tout à fait gagné». Les quinze chefs d’État et de gouvernement réunis à Bruxelles en octobre avaient sans doute fixé les bases financières du futur élargissement, mais ils avaient aussi refroidi les nouveaux adhérents en n’accordant à leurs agriculteurs qu’une petite partie des aides directes habituellement versées à ceux de l’Ouest. Bien sûr, elles avaient été renégociées. Bien sûr, elles iraient en augmentant, mais à un rythme trop lent pour que le journal ne se fende pas d’un éditorial intitulé «*Citoyens européens, oui, mais de deuxième classe*».

«*Bruxelles nous tient à l’œil, écrivait en substance le journaliste. Si nous ne respectons pas les engagements pris pour la mise en application de l’acquis communautaire (la législation européenne), nous pourrions être mis au ban de l’Union*». Le rédacteur parlait même d’un billet de sortie. Ce cas n’était pas prévu par les traités, mais la Convention sur l’avenir de l’Europe dirigée par l’ancien président français Valéry Giscard d’Estaing y songeait sérieusement sans que les circonstances exactes ne soient précisées. L’éditorialiste se demandait si les candidats n’avaient pas acheté un chat dans un sac. Il mettait cette incertitude en regard des efforts fournis par le pays au cours des dernières années, de la défiance de certaines opinions publiques occidentales qui craignaient l’afflux de main-d’œuvre venue de l’Est, sentiment qui apportait de l’eau au moulin des populistes. Le journal concluait en écrivant qu’il faudrait en tenir compte à l’heure du référendum national sur l’adhésion.

Un référendum? Il en était en effet question dans plusieurs nouveaux États membres. Constitutionnelle chez les Hongrois, la consultation avait été créée de toutes pièces et programmée à la mi-juin 2003 par les

L’élargissement? Oui, mais avec des normes et une standardisation qui peuvent bouleverser le quotidien des futurs membres.

Tchèques, histoire de montrer à Bruxelles qu’il faut être deux pour réussir un mariage. Et ici? Lazlo se rassura en pensant aux statistiques, aux opinions publiques habituellement très favorables à l’UE en dépit de la mauvaise humeur des laissés-pour-compte, des nostalgiques de l’ancien régime et de son père.

Le téléphone sonna. Un cousin l’appelait de Bruxelles où il étudiait les sciences politiques. Comme à son habitude, ce m’as-tu-vu s’étendit sur la complexité du fédéralisme belge, en insistant cette fois sur le fait que l’élargissement lui-même pourrait en pâtir. La multiplication des parlements fédéraux et régionaux augmentait dans les anciens États membres les risques d’une non-ratification du traité d’adhésion. Le cousin pointait notamment les vives critiques qu’avaient émises les socialistes flamands sur la manière dont avaient été menées les négociations. Il parlait également du référendum que les Néerlandais organiseraient peut-être sur ladite ratification. Chacune de ces étapes pouvait prendre une tournure irlandaise, freiner l’expansion de l’Union sinon la bloquer. «*Autant cracher à la face de ces prétendues retrouvailles historiques entre l’Est et l’Ouest*», s’enflamma le cousin avant de raccrocher.

Lazlo fut pris d’un accès d’orgueil. Les Occidentaux avaient l’impression de leur faire la charité? C’est vrai: le niveau de richesse des pays candidats, établissaient les chiffres, n’atteignent pas 40% de celui des membres confirmés. Il faudra plusieurs dizaines d’années pour remettre les choses à plat. Et alors? Le Portugal, l’Es-

pagne et la Grèce n’avaient-ils pas parcouru un formidable chemin depuis 1985? Les aides régionales, les fonds de cohésion, seraient moins importants que prévu? Il faudrait se partager le gâteau? Qu’à cela ne tienne. Lazlo travaillerait dur, mais au pays. Ses amis qui habitaient de l’autre côté de la frontière préféreraient sans doute partir. Ceux de là-bas s’adaptaient partout pourvu qu’on leur donne un job. Pour Lazlo, c’est ici qu’il fallait bâtir, «*avec ce que nous arriverons à produire*». Il plongea la main dans une poche et en sortit un billet, l’examina fièrement et marmonna entre ses dents: «*Notre monnaie vaut bien la leur*». Le cousin m’as-tu-vu l’avait achevé en lui rappelant qu’il faudrait de longues années avant que l’économie nationale ne puisse répondre aux critères de la monnaie unique.

Sur le bord de la chaussée, un attroupeement enflait. Les hommes, qui passaient habituellement leur journée à discuter sur les trottoirs depuis que le conglomérat avait fermé ses portes, étaient soudainement mobilisés. «*Il est mort. C’est sûr, il est mort. Gelé, j’té dis!*» C’était le troisième cette année. Un homme d’origine incertaine, d’âge improbable était venu mourir là au terme d’un périple commencé peut-être six mois plus tôt en Afghanistan. Ou au Pakistan. Qu’en savait-on? Le clandestin n’avait pas réussi à passer la frontière en raison des patrouilles qui s’y multipliaient sous la pression de l’Union. Le maire était furieux. La commune allait devoir prendre les funérailles en charge. Ce n’était pas la première fois que des malheureux venaient buter contre la frontière Schengen, l’autre limite que l’État

était ardemment invité à surveiller et formait une sorte de sas vers le paradis pourtant acquis. Les hommes et les moyens retenus par ce travail auraient sans doute été bien plus utiles sur la frontière orientale qui était aussi la frontière extérieure de l’Union. La véritable porte de la forteresse. Ce casse-tête rendait fou, disait-on, le nouveau ministre de l’Intérieur qui ne savait comment assurer les engagements pris vis-à-vis de Bruxelles et devait compter sur une police trop souvent corrompue.

Subir Schengen, regarder l’euro de loin, ne bénéficier que d’une partie de la manne financière, encaisser les revirements potentiels des opinions publiques... Tous ces efforts pour en arriver là. Le journal avait raison qui parlait de «*citoyens de deuxième classe*». Lazlo s’emporta, bénit son père... puis manifestement interloqué par cette vénération inattendue, revint à de meilleurs sentiments. Tout de même, ces voiries élargies, cette eau épurée qui coulait désormais vers la rivière, la réhabilitation de la centrale nucléaire, la construction de la nouvelle école qui arborait le signe étoilé de l’Union, l’entreprise allemande qui allait peut-être s’installer sur ce terrain vague... Paix et prospérité: tout n’était peut-être qu’une question de temps avant d’accéder à la pleine terre européenne. Une question de générations sacrifiées. ■

Pascal Martin

Paix et prospérité: tout n’était peut-être qu’une question de temps avant d’accéder à la pleine terre européenne.

La Turquie, terre d'inquiétudes

Un phénomène étrange que cette Turquie et cet Iran face à face en un effet surprenant d'images inversées. L'une dominée par une armée qui veille à étouffer toute renaissance d'un islam temporel. L'autre gérée par des religieux veillant à empêcher toute résurgence de la laïcité.

Une question essentielle: qu'appelle-t-on «laïcité» en terre d'islam? En effet, il est dit que Saddam Hussein et El-Assad sont laïques. Cela ne peut signifier, évidemment, qu'ils ne sont pas croyants. Simplement qu'ils entendent respecter une neutralité dans le domaine du religieux. Mais à y regarder de plus près, on constate que cette louable attitude est liée à l'extrême minorité de la branche islamique au pouvoir. En Syrie, 15% de chiites «dominants» 67% de sunnites. En Irak, 15% de sunnites contrôlent 30% de Kurdes et 52% de chiites. Ainsi, le président syrien est contraint de se concilier les 10% de chrétiens

habitant son pays.

Même comportement obligé de Monsieur Erdogan, le fondateur du parti islamiste turc AKP mais inéligible. Après avoir été exclu des listes électorales pour «incitation à la haine religieuse» par les militaires, après avoir assisté à la mise hors-la-loi du parti islamiste précédent, le Refah, de Monsieur Erbakan, lui-même inéligible pour cinq ans, la seule voie d'avenir possible est celle de l'affirmation d'une parfaite tolérance, d'une courtoisie surprenante envers la Grèce, de l'expression la plus chaleureuse envers l'Occident. En bref, se couler le plus possible dans une «conformité européenne».

Recep Erdogan a même souligné que son parti se voulait semblable aux courants démocrates chrétiens. Estimant probablement que cette ten-

dance n'a aucune visée sur le temporel. Les laïques occidentaux souriront... mais comprendront l'extrême avantage d'un kémalisme qui a réussi à extirper de la structure de l'islam le versant temporel qu'ils reprochent à Rome.

C'est pour abattre l'obstacle kémalien que l'Arabie séoudite et l'Iran ont abondamment financé le parti Refah, maintenant dissout, et rien n'indique que ce soutien discret ait cessé. Ce qui expliquerait la vigueur de l'action sociale islamiste, clef du succès dans une Turquie en pleine récession.

Ayant subi la foudre de l'armée, le mouvement islamiste milite ardemment depuis lors pour l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Pour la simple raison qu'elle est infiniment plus souple que l'armée turque à l'égard de l'islamisme. Et celui-ci peut même espérer que l'Europe exige que cesse l'ingérence des militaires dans le jeu démocratique. Quels horizons enchanteurs s'ouvriraient alors devant l'islamisme turc!

Déjà, dans le journal *Le Soir* du 5 novembre 2002, Pierre Vanrie écrit: «L'AKP devrait chercher à gommer certains aspects autoritaires de la laïcité turque, comme l'interdiction du voile dans les universités». Voilà déjà un peu d'eau occidentale apportée au moulin de l'antikémalisme.

L'islam comme contrepoids?

Derrière ce ruisseau viendra certainement la vague d'une certaine laïcité de chez nous à ce point hostile au cléricalisme romain –qui veut, il est vrai, inscrire dans la Constitution européenne en préparation la référence à «l'héritage chrétien de l'Europe»– qu'elle considère l'islam comme un contrepoids, agent de pluralité, voire un allié.

C'est oublier l'alliance conservatrice récurrente du Vatican et du fondamentalisme musulman, qui tous deux ne reconnaissent pas les droits de l'Homme, dans les conférences internationales sur les questions éthiques.

C'est glisser dans le piège de la pulsion manichéenne classique qui tarit la faculté de raisonner «au-dessus» des réflexes claniques. Le

Erdogan, fondateur du parti islamiste AKP, victorieux mais inéligible.

piège qui consiste à tout ramener à une lutte entre une droite «conservatrice» et une gauche «dynamique». Qui consiste à croire que ce qui est refusé par Rome doit forcément être soutenu par la laïcité.

Si l'opposition aux thèses de la «droite chrétienne» est une démarche légitime, elle ne peut être la ligne absolue de réflexion.

Ainsi, lorsque Ana Palacio, ministre espagnole des Affaires étrangères, déclare: «Il n'existe aucun obstacle à l'intégration d'un pays islamiste modéré (...) dans l'Union européenne qui n'est pas un club chrétien», nous ajouterons: ni un club laïque. Il n'y aurait donc aucune raison que nous soyons réticents à participer à la renaissance d'un islam turc libéré de ses chaînes laïques, après avoir pénétré l'Europe!

N'estimez-vous pas qu'il y a avantage à ce que nous réfléchissions?

D'autant plus que les pays qui ont recommandé dès 1980 l'adhésion de la Turquie sont ceux qui précisément ne veulent pas d'une Europe fédérale avec solidarité sociale, mais uniquement une zone marchande de libre-échange «mondialisée». Au premier rang de ceux-ci, les États-Unis et le Royaume-Uni...

N'y a-t-il pas là matière à bien peser notre opinion?... D'autant plus que le choix irréversible que nous posons engagera les générations à venir.

Jacques Rifflet

Plaidoyer pour un rationalisme scientifique actif

Je suis de ceux qui pensent que le mouvement laïque, regroupé au sein du CAL, doit posséder une aile de «pensée dynamique» pour sauvegarder certaines valeurs rationalistes dont il faut constater que beaucoup se sont écartés par un réalisme socioculturel et politique qui crée une dangereuse confusion des genres.

Le «rationalisme scientifique» auquel l'Union rationaliste de Belgique est attachée est fidèle à l'esprit de libre examen et de tolérance. S'il est critiqué vis-à-vis des religions et des idéologies, il ne condamne pas ceux qui les pratiquent parce qu'il conçoit parfaitement que beaucoup d'humains se sentent dépassés par les forces sociales et technologiques qui prétendent gérer le monde et s'en remettent alors à des puissances supérieures.

De même que le rationalisme scientifique refuse de prendre au sérieux la pensée magique, fruit archaïque de la conscience, il dénonce l'enfermement de cette conscience dans le carcan des religions et des idéologies lorsqu'elles interdisent à leurs adeptes d'écouter les autres et de cohabiter pacifiquement avec eux au nom de leur vérité. Or, nous constatons de plus en plus que les jeunes générations laïques, agnostiques, sceptiques ou même athées, acceptent et favorisent le développement de courants de pensées ou d'actions qui se fondent sur un idéalisme humanitaire confus et un retour aux pratiques divinatoires, parascientifiques et alternatives. Une expérience millénaire montre qu'elles ont toujours constitué un

danger mortel pour l'humanité et le progrès

Pour être objectifs, certains de nos prédécesseurs et quelques contemporains se sont montrés et se montrent encore d'une intransigeance qui confine parfois au sectarisme. À moins qu'il ne s'agisse de leur part d'une défense d'intérêts corporatistes peut-être légitimes bien qu'ils recèlent alors en eux un relent de

riences passées. En conséquence, la prise du risque de se tromper dans ses choix. En d'autres termes, devenir apte à assumer sa condition humaine.

Nous ne pouvons admettre qu'on avalise, au nom de la tolérance, les pratiques des astrologues chasseurs de têtes, de mages incompetents pratiquant des thérapeutiques risquées et des thérapeutes diplômés qui couvrent des comportements irrationnels dont l'empirisme présente plus de risques que d'avantages. Ils contribuent ainsi à convaincre un public naïf des bienfaits d'une procédure soit inopérante, soit dangereuse, qui l'amène à se confier, à terme, à des magiciens mercantiles.

J'ai l'intime conviction qu'une tâche essentielle est dévolue aux rationalistes dans un domaine où l'éducation, la culture et l'instruction semblent impuissantes à contre-carrer la progressive extension d'un poison intellectuel mortel pour l'avenir de l'humanité. Certains semblent irrésistiblement attirés par les appels des sirènes de l'irrationnel et prêts à accepter une société esclave d'intérêts et de groupes de pression animés par le seul besoin de domination. Prétendre défendre la liberté en soumettant sa pensée aux monstres, c'est faire le lit de la tyrannie.

Voilà pourquoi je pense que l'Union rationaliste doit poursuivre son action, qui pour être modeste et peu considérée par ses pairs, me paraît essentielle dans le monde laïque.

André Koeckelenbergh

«L'exorcisme», Jean Joseph Weerts (1898), Bordeaux, Musée des Beaux-Arts.

Renseignements / adhésions: Union rationaliste de Belgique, rue des Trieux 57, 5651 Rognée (Walcourt), tél/fax: 071/61.46.29, email: a.koeckelenbergh@belga-com.net

André Koeckelenbergh est président ff de l'Union rationaliste.

Entretien avec Jean Ziegler

Contre le capitalisme de la jungle

Jean Ziegler n'en finira jamais de déranger. Comme dans son dernier livre où il condamne sans appel la mondialisation et les «Nouveaux maîtres du monde»*.

Sociologue, écrivain, ancien député au Parlement confédéral suisse et fondateur du LASTIM (Laboratoire de sociologie du Tier-Monde de l'Université de Genève), Jean Ziegler (re-)part en guerre contre l'injustice. À l'âge où d'autres aspirent à une retraite tranquille –il a 68 ans–, lui a décidé de continuer le combat dans le cadre d'un mandat de rapporteur spécial des Nations unies pour le droit à l'alimentation.

Pourquoi ce livre sur les Nouveaux maîtres du monde? Jean Ziegler: Par engagement politique, certes, mais certainement aussi en partant de constats étonnants: chaque jour, sur la planète, environ 100.000 personnes meurent de faim. 826 millions de personnes sont chroniquement et gravement sous-alimentées. Si 34 millions d'entre elles

vivent dans les pays économiquement développés du Nord, la très grande majorité –soit près de 515 millions d'individus– vivent en Asie où elles représentent 24% de la population totale. Mais si l'on considère la proportion des victimes, c'est l'Afrique subsaharienne qui paie le plus lourd tribut: 186 millions d'êtres humains y vivent en situation

permanente de sous-alimentation grave, soit près de 35% de la population globale de la région. Or, cette terrible souffrance se passe dans ce que j'appelle une normalité glacée sur une planète qui déborde de richesses.

Comment expliquez-vous ce paradoxe?

Ceux que j'appelle les seigneurs du capital mondialisé exercent un droit de vie et de mort sur ces personnes. Par leurs stratégies d'investissement, par leurs spéculations monétaires, par les alliances qu'ils passent, ils décident chaque jour qui a le droit de vivre et qui est condamné à mourir. Et chaque jour qui passe accroît le fossé entre les plus nantis et les plus démunis. C'est ainsi que les 225 patrimoines les plus élevés de la planète atteignent, globalement, mille milliards de dollars (pratiquement autant en euros). Ce montant correspond au revenu annuel cumulé des quelque 2,5 milliards de personnes les plus pauvres de la planète, soit 47% de la population totale. Les valeurs patrimoniales détenues par les 15 personnes les plus riches de la terre dépassent le PIB de tous les États situés au sud du Sahara, à l'exception de l'Afrique du Sud!

Qui sont ces seigneurs du capital?

Le plus souvent, ces seigneurs du capital, ces prédateurs, sont invisibles comme l'atteste un exemple dramatiquement courant: une multinationale décide de supprimer l'une de ses filiales et de liquider tous les travailleurs, du portier au directeur. Souvent, on constate que le

Jean Ziegler.

personnel ne sait pas trop contre qui protester. Un conseil d'administration, quelque part, parfois très loin, a pris la décision. Tout cela reste nébuleux. Tout le contraire de ces décisions qui ont des conséquences directes et visibles. Cela dit, j'ai essayé de définir un «prédateur» ou un «loup» selon le mot de Michael Lewis, l'une des anciennes stars de la Bourse de New York et banquier à Wall Street. Récemment, il a publié un réquisitoire impitoyable –«Liar's Poker»– contre ses anciens collègues. Il écrit que: «Le loup s'adapte à toutes les situations avec une agilité et une rapidité impressionnantes. Il se moque de ce que font les autres, ne faisant confiance qu'à son instinct. Un spéculateur génial n'est loyal envers personne, il ne respecte aucune institution ni aucune décision antérieure. Il apparaît presque indifférent, apathique, face à ce qui se passe autour de lui. Il n'est pas mû par les sentiments des investisseurs ordinaires: l'angoisse, la panique, l'obsession du gain immédiat. Il se considère lui-même comme faisant partie d'une élite et tient le reste des humains pour un troupeau de moutons». Quels que soient les masques idéologiques dont s'affublent les prédateurs, ce qui les meut en profondeur, c'est

l'avidité furieuse du succès, du profit maximal, de la puissance. Celle-ci s'exprime toujours en termes patrimoniaux, sous forme de fortune personnelle.

Les artisans de la mondialisation ont-ils toujours conscience des déséquilibres qu'ils engendrent et sont-ils totalement indifférents à la misère qui frappe une partie de l'humanité?

La mondialisation s'épanouit dans des sociétés habitées par des valeurs de justice, de respect des autres, d'honnêteté. Elles ne tolèrent ni l'assassinat ni l'écrasement sans compensation du faible. Ces héritages complexes se retrouvent à des degrés divers tapis au fond de la conscience de certains banquiers, PDG d'entreprises ou spéculateurs boursiers. Les maîtres du monde sont aussi les produits d'un processus de socialisation. Tous les oligarques ne sont pas des requins au sang froid: des années-lumière séparent les spéculateurs sans scrupules, les marchands d'armes ou les trafiquants d'êtres humains d'un grand patron catholique français ou d'un banquier calviniste genevois, pas moins sensibles que d'autres aux corps décharnés des enfants soudanais entrevus à la télévision, eux qui connaissent d'expérience les mégapoles de Lima ou Lagos, toutes ces villes cernées de sordides bidonvilles. Comme chacun de nous, ce patron ou ce banquier est bouleversé par les yeux des mourants. «Misère résiduelle», disent-ils et en attendant, la guerre mondiale contre les pauvres se poursuit...

Des modèles mathématiques complexes sont élaborés par des physiciens pour minimiser les risques des décisions des traders.

On ne compte plus les fusions, les absorptions, sans oublier l'espionnage économique, et l'un ou l'autre crash retentissants. Les «nouveaux maîtres» ne se livrent-ils pas entre eux à une guerre impitoyable?

La Conférence de l'ONU sur le commerce et le développement a calculé qu'en 2000, les fusions transfrontalières d'entreprises avaient augmenté de 50% pour un montant total de 1 145 milliards dollars. De janvier à août 2001, 75 mégafusions –concernant des entreprises qui avaient un chiffre d'affaires de plus d'un milliard de dollars, selon la CNUCED– ont encore eu lieu. Entre les oligarchies du monde, se déroule effectivement une guerre impitoyable qui se solde par des fusions forcées, par des OPA hostiles. Les places financières résonnent sans cesse de bruit de batailles. D'un point de vue idéologique, la pensée des «nouveaux maîtres» est assez primitive: ils pensent qu'il faut une totale libéralisation du marché, que ce dernier mettra en place lui-même des mécanismes d'autorégulation qui rendent inutiles l'intervention des États et les États eux-mêmes. Ils croient que cette vision du monde conduit au bonheur.

Certains «maîtres» ne mordent-ils pas aussi la poussière?

Le capitalisme de la jungle a plutôt inauguré une bien belle coutume: celle du «parachute doré». Un PDG qui ruine son entreprise est chassé mais reçoit en guise de lot de consolation pour son incompétence des indemnités substantielles, prélevées dans la caisse de la société qu'il vient de ruiner. Il s'agit là d'une forme de pillage pittoresque puisqu'il s'opère au détriment d'une entreprise qui est à terre et dont bon nombre d'employés sont licenciés sans parachute doré.

En définitive les «nouveaux maîtres» maîtrisent-ils vraiment la situation?

À cet égard, les traders représentent la quintessence du capitalisme financier, les Crésus de notre temps. Mais des catastrophes surviennent comme celle de la Barings Bank. Ce qui gouverne, en réalité, le monde ce sont des angoisses, des «intuitions», des désirs, des «certitudes», le goût effréné du jeu et du profit des opérateurs de bourse. Pour tenter de rationaliser tout cela, les banquiers privés genevois engagent volontiers des spécialistes de la physique théorique provenant du CERN (Centre européen pour la recherche nucléaire). Ces physiciens élaborent des modè-

© AFP

les mathématiques complexes destinés à minimiser les risques liés aux décisions d'achat et de vente prises par les traders. Rien n'y fait toutefois: les mouvements de la Bourse sont directement liés aux réactions affectives, aux «intuitions», aux rumeurs qui gouvernent l'imaginaire des acteurs.

Le processus de mondialisation et ses conséquences vous semble-t-il inéluctable?

Je recours fréquemment à l'expression «capitalisme de la jungle». Lorsque les fonctions normatives de l'État sont paralysées et que s'affirme le capital financier, la société elle-même se défait, la jungle menace. Une régression se produit: le gladiateur devient la figure emblématique du modèle social dominant. Les principes fondateurs de la doxa néolibérale contredisent radicalement toutes les valeurs héritées du siècle des Lumières. Toutefois, la résistance à ce capitalisme de la jungle et à la mondialisation s'organise au travers de multiples formes: ATTAC, Greenpeace, les altermondialistes, etc. Je crois que ces initiatives, une multitude, ont en commun de rassembler des combattants de l'espérance. Qui œuvrent pour une nouvelle société planétaire et qui savent, en tout cas, avec certitude, ce qu'ils ne veulent pas: la privatisation du monde.

Propos recueillis par Sergio Carrozzo

Jean-Marie Messier, qui a dû quitter Vivendi: un bel exemple du capitalisme de la jungle.

* Jean Ziegler, *Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*, Fayard, Paris, 2002, 365 p., 22,45 €.

Oui, le pacifisme peut être concret

Le livre de Jean Van Lierde et Guy De Bosschère¹ nous invite à un voyage dans le temps, à une époque cruciale de l'histoire du monde et de la Belgique. Il retrace le combat commun mené pendant douze ans, de 1952 à 1964, par deux hommes dont les parcours très différents se sont croisés pour réaliser un projet commun: la revue *Routes de la Paix* qui deviendra successivement, suite à des interdictions dues à ses prises de position notamment pendant la guerre d'Algérie, *Coexistence*, puis *Paix et coexistence* et enfin *Carrefour de la paix*.

Le premier, Jean Van Lierde², est connu comme la figure emblématique de la lutte pour l'objection de conscience en Belgique. En 1941, il a 15 ans et il entre comme ouvrier dans une usine d'armement, ce qui le conduit très rapidement à faire de la résistance. À partir de ce moment, une constante dans son existence sera la désobéissance civile qui se marque de manière spectaculaire par son refus de faire son service militaire en 1949. Après un an et demi de prison, il se voit contraint d'aller travailler à la mine: «C'était réellement le bagne. C'était bien pire que la prison. Je ne voudrais, pour rien au monde, recommencer une telle expérience. (...) Un militant non violent ne peut se taire lorsqu'il assiste à l'exploitation, l'asservissement, l'humiliation dont sont victimes les Siciliens, les Italiens, les Espagnols qui travaillent avec lui³. «Ainsi révolté, et bien que membre de la JOC et de la CSC, Van Lierde fait grève avec la FGTB, désobéissant ainsi à sa hiérarchie. La période qui suit est celle étudiée dans le livre. Après 1964, Van Lierde combattra en faveur de l'objection de conscience et de la paix. Dans cette dernière lutte, il sera notamment chargé de faire la liaison entre le monde chrétien et les communistes.

Guy de Bosschère est un personnage moins connu. Né dans un milieu de catholiques terrorisés par

Die nacht (La nuit) de Max Beckmann, 1918-1919, (Exposition «Un peintre dans l'histoire», Centre Pompidou, Musée national d'Art Moderne, jusqu'au 6 janvier 2003).

la «menace du prétendu péril trinitaire judéo-maçonico-communiste»⁴, il s'engage politiquement au sein de la Légion nationale⁵ qui le séduit par son côté jeune et dynamique bien éloigné du monde figé qu'il fréquente. Les hasards de l'histoire font ainsi de lui un résistant au sein du mouvement national royaliste. Cette période va bouleverser son existence. D'une part, il se rend compte que les gens de gauche sont des hommes comme lui et non des monstres assoiffés de sang. D'autre part, il est dégoûté par la violence qu'il côtoie. Si une prise de conscience est faite, l'évolution politique, elle, est plus lente. De Bosschère fonde donc à la sortie de la guerre, en pleine affaire royale, le périodique d'extrême droite pro-léopoldiste *Septembre*. La rupture avec ce milieu se fera en 1947 parallèlement à la fréquentation du milieu artistique acquis au communisme. C'est en 1960 qu'il part pour Paris diriger la revue *Présence Africaine* et participer à la revue *Esprit*. Il présidera également la Fédération

internationale des écrivains de langue française (FILEF). Ces deux hommes, au parcours très différent, vont se rencontrer au sein du groupe *Esprit* de Bruxelles qui regroupe des lecteurs de la revue désirant débattre de thèmes précis. On peut comparer cette expérience à celle, actuelle, des Amis du *Monde Diplomatique*. Dans ce groupe *Esprit* de Bruxelles, se côtoient une série de gens importants ou qui le deviendront (les petites biographies à la fin de l'ouvrage rendent celui-ci très précieux). Ce groupe est également, et peut-être surtout, un lieu de rencontre et d'échanges entre personnes de mouvements politiques différents, notamment entre chrétiens et communistes et donnera naissance au CRISP. En 1952, Van Lierde et De Bosschère sont parmi les fondateurs de la revue *Routes de la Paix* liée au Mouvement chrétien pour la Paix. Ils y écrivent une série de textes importants où ils se montrent attentifs à la situation universelle. 1958 sera une année importante. À Bruxelles,

©ADAGP - 2002

c'est l'exposition universelle. Pour Van Lierde et De Bosschère, c'est surtout la fondation du Centre international destiné à permettre aux leaders congolais de se rencontrer. Un des moments forts de ce livre raconte toute l'action d'un petit groupe en faveur d'une indépendance du Congo qui était loin d'être acquise dans l'opinion publique belge. Les quelques lignes sur le meeting donné par Lumumba à Liège sont d'une grande portée et permettent de toucher, à côté des grandes dates et de ce qui est généralement raconté, au quotidien de militants qui ont décidé de consacrer leur vie à une cause qu'ils estiment juste et légitime. Le livre rappelle également que la loi fondamentale du Congo fut rédigée par François Perin.

Cette période de la lutte pour l'indépendance du Congo, est marquée par une autre guerre d'indépendance dans laquelle de nombreux militants belges seront impliqués: c'est la guerre d'Algérie. C'est le second moment fort du livre, où sont rap-pelés les déplacements clandestins pour soutenir le FLN. Proche des techniques utilisées dans la résistance moins de vingt ans plus tôt, les membres de l'antenne belge du réseau Jean-son déploient une activité phénoménale, non sans risque comme le prouve l'assassinat par colis piégé du professeur Laperche à Liège.

C'est un livre bien utile que celui-ci. Il démontre que l'histoire avec un grand H se fait dans l'ombre grâce à des gens que leurs actions militantes rapprochent. Il illustre parfaitement le rôle essentiel des lieux de rencontres entre réseaux militants, et ce avec de grands moments d'émotion. Enfin, à l'heure où les accents guerriers et le bruit des bottes se font à nouveau entendre, il n'est pas inutile de publier un livre dont la couverture est un fusil brisé surmonté d'une colombe blanche.

Julien Dohet

Un oublié de l'histoire

«*Ne laissons pas aller notre société à la dérive sur la mer du lucre et de l'avidité; ne déroulons pas ces bannières où se trouve écrit "tout pour l'argent"*».

Ces mots, qui n'ont malheureusement rien perdu en actualité, furent écrits en 1862 par Jean-Charles Houzeau, second directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles dont il assura l'installation sur son site actuel, à Uccle. La vie et l'œuvre de cet homme bien né, cultivé, autodidacte, innovateur, au caractère ferme et indépendant, sortent de l'ordinaire mais n'ont guère inspiré écrivains et chercheurs. Lacune aujourd'hui réparée avec la parution du (beau) livre que lui consacre Pierre Verhas, sous l'égide de l'Académie royale de Belgique¹.

Homme de science, Jean-Charles Houzeau s'adonne dès son plus jeune âge à l'observation de son environnement, de la faune, de la flore et du ciel. Mais ce qui frappe surtout chez ce militant républicain, c'est son esprit critique, son besoin de justice et sa liberté de pensée.

Son souci de défendre la cause des plus démunis, Jean-Charles Houzeau l'exprime d'abord dans notre pays intensivement industrialisé, où il prend fait et cause pour la classe ouvrière dont les conditions de vie et de travail l'épouvantent. C'est publiquement qu'il professe une doctrine dont le but est l'amélioration du sort de tous, et d'abord du sort des travailleurs, par l'organisation des associations ouvrières.

Cette attitude lui vaut sa révocation de l'Observatoire royal de Belgique qu'il ne réintégrera qu'en 1876 en qualité de directeur.

Dès 1849, commence pour ce jeune homme de vingt-neuf ans un parcours mouvementé de vingt-sept ans qui le conduit à travers l'Europe d'abord, vers le sud des États-Unis ensuite, où il adopte la cause des Noirs et se distingue par sa lutte pour l'abolition de l'esclavage. Là aussi, il doit fuir et c'est en Jamaïque qu'il s'installe pour huit années avant de regagner la Belgique.

Chercheur infatigable, curieux de tout, Jean-Charles Houzeau fut à la

fois géographe, arpenteur, vulgarisateur, membre et ensuite président de l'Académie royale de Belgique à laquelle il resta toujours fidèle.

Mais sa véritable passion fut l'astronomie à laquelle il consacra une bonne partie de sa vie. On lui doit à cet égard le *Vade mecum de l'astromie*, fruit d'innombrables recherches dans les bibliothèques des vieux et nouveau continents; *l'Uranométrie générale*, atlas complet des étoiles visibles à l'œil nu de l'ensemble de la voûte céleste élaboré dans des conditions périlleuses au prix de sa santé. Sans oublier de nombreux articles et de petits livres de vulgarisation destinés au grand public qu'il souhaite voir sortir de l'ignorance et de l'analphabétisme.

Jean-Charles Houzeau fut tout cela sans être pour autant mentionné dans le tout récent *Grand Robert des noms propres*. Seuls les astronomes ne l'ont pas oublié: une petite planète lui fut attribuée et un cratère de la face cachée de la lune porte son nom.

Houzeau était d'une grande modestie et d'un caractère intraitable. Sans doute ceci explique-t-il cela...

Andrée Masson-Depasse

¹ Jean-Charles Houzeau et son temps, Pierre Verhas, Fondation Arthur Merghelynck, Académie royale de Belgique, 238 pages illustrées, 25 €. À commander à l'Académie.

La Pensée et les Hommes recrute

Un animateur-bibliothécaire

Diplôme requis: graduat

Profil de la fonction:

- Gestion quotidienne de la bibliothèque
- Initiation des lecteurs à l'utilisation de la bibliothèque, en particulier aux logiciels de recherche bibliographique; sélection et découpage d'articles
- Indexation
- Classement
- Travaux de recherche pour les professeurs et membres de *La Pensée et les Hommes*
- Travaux administratifs
- Aide au secrétariat, notamment lors d'organisation d'événements.

Engagement immédiat. Envoi des candidatures: *La Pensée et les Hommes*, avenue Victoria 5, 1000 Bruxelles. Renseignements: 02/640.15.20.

Pisa 2000

Les mauvais scores de la Communauté française

Le Programme International pour le Suivi des Acquis (PISA) des élèves de 15 ans a évalué récemment les élèves dans trois domaines: la lecture/écriture, la culture mathématique et la culture scientifique. Trente-deux pays ont participé à cette évaluation de l'OCDE, 99 écoles en région francophone de Belgique, soit 2 818 élèves. Dix-sept écoles de l'échantillon appartiennent au réseau organisé par la Communauté française, quinze relèvent du réseau officiel subventionné, une du réseau libre non confessionnel et soixante-neuf du réseau libre catholique subventionné. Le réseau libre catholique subventionné est surreprésenté et le réseau de la Communauté française sous-représenté.

Tous les élèves de 15 ans étaient concernés, quel que soit leur niveau scolaire. En Belgique, comme en Allemagne ou en France, les élèves de 15 ans se répartissent sur plusieurs niveaux et leurs parcours d'apprentissage sont différenciés. En Communauté française, 55% des élèves sont en 4^e.

Pisa 2000 comporte des questions à choix multiple et une proportion importante de questions à réponse ouverte.

Les résultats en lecture sont présentés sur des échelles de compé-

tences, qui permettent d'appréhender le type de tâches que les élèves sont capables d'accomplir avec une certaine réussite.

Un score en lecture en dessous de la moyenne

Dans les pays de l'OCDE, 10% des élèves en moyenne se situent au niveau le plus élevé; en Communauté française, ils sont 7,5%. Dans les pays de l'OCDE, 60% des élèves en moyenne peuvent accomplir des tâches de lecture modérément complexes; cette proportion est de 52% en Communauté française. Près de 28% de nos élèves affichent un niveau de lecture/écriture très faible alors que d'autres pays, dont la moyenne est proche de la nôtre, ont seulement 20% d'élèves très faibles. Le score moyen en Communauté française en lecture se situe un peu en dessous de la moyenne de l'OCDE et ne diffère pas significativement de pays comme l'Allemagne ou la Suisse. Ces systèmes éducatifs ont comme points communs le redoublement élevé, l'orientation précoce, l'inégalité des performances des établissements. La Communauté française possède avec l'Allemagne le système éducatif où l'hétérogénéité des performances est la plus accentuée.

Les mathématiques et les sciences constituent des domaines mineurs dans Pisa. L'évaluation porte sur la culture ou le bagage mathématique ou scientifique. Les mathématiques ont été évaluées selon les critères suivants: le nombre et la complexité des processus de traitement et des étapes sollicités par les tâches, l'exigence de mettre en relation et d'intégrer des éléments d'information, l'exigence de représenter, d'interpréter le matériel et de réfléchir sur les situations et les méthodes. Le score obtenu en mathématiques en Communauté française se situe très légèrement en dessous de la moyenne de l'OCDE, mais la différence est non significative. Les performances ne sont pas significativement différentes de celles des États-Unis ou de l'Allemagne.

On observe une corrélation élevée entre les résultats en lecture et en mathématiques, beaucoup plus élevée que dans les évaluations scolaires traditionnelles. La dispersion des résultats en mathématiques est importante: les résultats des meilleurs élèves sont «à la hauteur» de la moyenne de l'OCDE, mais ceux des élèves les plus faibles sont plus bas que dans la moyenne des pays de l'OCDE.

Les questions portant sur les sciences font toutes appel à la maîtrise de

notions scientifiques fondamentales. Dans le domaine des sciences, la Communauté française se situe sensiblement en dessous de la moyenne de l'OCDE. Le score ne diffère toutefois pas significativement de celui enregistré aux États-Unis, en Suisse ou en Allemagne. La faiblesse en sciences est donc une réalité et la corrélation entre les résultats obtenus en sciences et en lecture est de nouveau très élevée. En ce qui concerne le nombre de périodes hebdomadaires de sciences suivies habituellement par les élèves de 15 ans, la Communauté française figure parmi les pays où ce nombre est le plus bas. En sciences, 25% des meilleurs élèves sont au niveau de la moyenne OCDE tandis que 25% des plus faibles ont complètement décroché.

Iniquité

La structure de notre système éducatif n'œuvre absolument pas en faveur d'une réduction de l'hétérogénéité des performances. Il faut reconnaître que l'efficacité d'un système éducatif est d'autant plus appréciable si elle va de pair avec la garantie d'une certaine équité entre élèves.

La Communauté française, comme l'Allemagne par exemple, présente une inégalité supérieure à la moyenne en lecture. En Communauté française, comme dans tous les pays, les filles obtiennent en moyenne des performances en lecture supérieures à celles des garçons. Les garçons obtiennent en moyenne de meilleurs scores que les filles pour les questions à choix multiple. On remarque aussi que parmi les bons lecteurs, on a moins

Les journées de l'enseignement officiel 2003

La tradition semble maintenant établie de célébrer, au seuil du printemps, le travail réalisé dans les établissements d'enseignement officiel.

Organisée conjointement par le Centre d'Action laïque (CAL), le Conseil de concertation de l'enseignement officiel, la Fédération des associations de Parents de l'enseignement officiel (FAPEO) et la Ligue de l'enseignement et de l'éducation permanente (LEEP), la manifestation vise à rappeler les valeurs partagées par toutes les structures de l'enseignement public, renforcer la cohérence au sein de ce réseau par une meilleure connaissance réciproque de ses composantes, témoigner du souci de qualité qui anime en permanence les acteurs.

L'an dernier, les journées avaient été organisées autour de deux événements majeurs: une manifestation à l'Hôtel de Ville de Bruxelles où les trois ministres de l'Enseignement et les quatre présidents des associations coorganisatrices s'exprimèrent sur le thème de l'avenir de l'école officielle, et l'apposition sur les façades d'un bon millier d'écoles du logo maintenant bien connu des trois flèches symbolisant l'enseignement organisé par les pouvoirs publics.

En 2003, les journées se dérouleront autour du thème général des «Sciences en scène». Les organisateurs, largement influencés par la qualité des spectacles présentés au CERIA lors des journées de 2001 et alertés par le faible intérêt manifesté par nos jeunes pour les sciences, ont opté pour ce thème, après avoir enregistré les témoignages des spectateurs d'une action similaire menée, il y a plusieurs années déjà dans le Pays de Galles.

Les écoles officielles ont été invitées, dès le mois de mai 2002, à préparer un court spectacle de dix minutes autour d'un thème scientifique. Des sélections régionales seront organisées qui doivent déboucher sur une finale au Botanique le 22 mars 2003, qui permettra de comparer les meilleures prestations.

À cette même date, dans la matinée, se déroulera également l'assemblée générale annuelle du CAL à Bruxelles. Les activités régionales et la finale seront annoncées par voie d'affiches. Soyez donc vigilants et encouragez l'école de vos enfants et petits-enfants s'ils participent!

La participation à une telle opération réclame un encadrement particulier pour les répétitions, l'habillage des acteurs, la mise en ordre des salles, le déroulement des sélections, les déplacements. Toutes les bonnes volontés seront les bienvenues. Proposez vos services aux écoles participantes, elles ne manqueront pas de faire appel à vous.

G. V.■

Pour toute information complémentaire: Bernadette Schyns - tél. 02/627.68.10 - email bschyns@ulb.ac.be

de garçons, et que, parmi les lecteurs les plus faibles, ils sont surreprésentés.

La Communauté française est avec la Suisse, l'Allemagne et le Luxembourg, l'un des pays où la proportion de jeunes immigrés ou nés en Belgique de parents eux-mêmes immigrés est la plus importante.

L'ampleur de l'écart entre les élèves dont les parents ont le statut socio-professionnel le plus bas et les élèves dont les parents ont le statut socio-professionnel le plus haut donne une mesure de l'iniquité du système éducatif en fonction de l'origine socioéconomique de l'élève. Cette incidence du statut des parents sur les performances en lecture se marque le plus en Communauté française. Pisa confirme donc le poids du déterminisme social.

Il ressort d'une enquête précédente (IEA Reading Literacy) que le niveau de compréhension en lecture des élèves de 14 ans était faible compa-

rativement au niveau d'autres pays occidentaux, alors que le niveau des élèves de 9 ans était quant à lui plutôt satisfaisant (aucun lien donc avec les méthodes d'apprentissage de la lecture).

En Belgique, on a tendance à considérer que l'apprentissage de la lecture concerne quasi exclusivement les deux premières années du primaire, alors qu'une multiplication d'activités de consolidation des acquis de base et d'approfondissement de la compréhension permettrait d'obtenir de meilleurs résultats.

Il n'y a pas de quoi être fier de ces résultats! Qu'allons-nous faire pour que nos élèves soient mieux préparés? Une action concertée s'impose entre les parents, les enseignants, les élèves mais aussi les politiques qui semblent n'avoir toujours pas compris l'enjeu de l'éducation des jeunes. ■

Yolande Mendes da Costa

Ces informations sont prises dans un article de Dominique Lafontaine, coordonnatrice de PISA pour la Communauté française, Service de pédagogie expérimentale de l'Université de Liège, paru dans «La recherche en éducation est-elle possible?» 18 septembre 2002. Pour en savoir plus, consultez les sites de l'Agers (www.agers.cfwb.be) et de l'OCDE (www.oecd.org).

Hollywood contre le DVR

Ce n'est pas le titre d'un nouveau film de série B avec des super-héros en collant rose pâle qui courent après des méchants mal rasés dans une ville en carton-pâte. Mais plutôt l'annonce d'une véritable guerre commerciale révélatrice des enjeux économiques réels liés à l'industrie du divertissement. Les grands réseaux de télévision américains et les studios d'Hollywood ont récemment entamé des procédures judiciaires devant un tribunal de Los Angeles pour dénoncer le DVR (*digital video recorder*), une nouvelle technologie venue de la *Silicon Valley*, qu'ils accusent de menacer leur existence.

C'est l'annonce d'une véritable guerre commerciale révélatrice des enjeux économiques réels liés à l'industrie du divertissement.

Le DVR ou enregistreur numérique vidéo est au centre d'une dispute qui s'envenime. Mis sur le marché en 1999 d'après un cahier des charges et une norme partagés quelques années plus tôt, les DVR sont considérés, selon les points de vue, soit comme le *nec plus ultra* du loisir à domicile, soit comme une menace sophistiquée pour l'industrie du loisir.

Quelques DVR seulement sont déjà disponibles sur le marché. Tous ont l'apparence de magnétoscopes classiques. Mais nul besoin d'une encombrante cassette VHS, dont les boîtiers épais saturent vite les armoires de rangement. Ces appareils sont en fait dotés d'un puissant disque dur et ont la capacité d'enregistrer en continu les programmes de télévision grâce à un logiciel interne.

Ces appareils, qui sont vendus entre 250 et 500 euros, permettent notamment au téléspectateur de retourner en arrière pendant une émission puis de la reprendre au point où elle en est de sa diffusion. Si ces appareils sont en outre équipés d'une tête d'en-

registrement, ils vous permettent de graver vos propres DVD puis de les lire sur un lecteur de DVD standard. Vous pouvez commencer l'enregistrement à tout moment. Le programme que vous regardez vous plaît? Appuyez tout simplement sur le bouton d'enregistrement pour le placer sur un DVD. Vous avez enregistré un événement sur votre caméscope? Branchez-le sur le graveur de DVD et enregistrez cet événement sur DVD, où il bénéficiera d'une qualité d'image et de son impeccable. Bien entendu, vous pouvez également regarder des films sur DVD vidéo à l'aide de votre graveur de DVD. Et ce n'est pas tout! Le graveur de DVD ne sert pas qu'à enregistrer. Vous ne voulez pas partager certaines scènes avec vos amis? Vous pouvez sélectionner les scènes que vous voulez montrer et celles que vous préférez cacher. La recherche d'enregistrements n'a jamais été aussi aisée. Ni rembobinage ni attente requise: il vous suffit de sélectionner un enregistrement et en avant!

Autre avantage considérable: les enregistrements de la machine *Replay*, fabriquée par *SonicBlue* à Santa Clara, en Californie, peuvent aussi sauter automatiquement les coupures publicitaires. Les principaux représentants de l'industrie du loisir, dont ceux des réseaux de télévision ABC, NBC et CBS, se sont donc adressés au tribunal fédéral pour tenter de stopper net le *Replay 4000*. Ils s'opposent à la possibilité de piratage offerte par cette nouvelle génération de magnétoscopes: on peut enregistrer une émission et en envoyer une copie à un autre utilisateur via le courrier électronique. Pour eux, cela permet d'enfreindre la loi sur les droits d'auteur et de se livrer à la piraterie numérique.

Mais les plaignants s'en prennent aussi à la faculté ainsi donnée aux utilisateurs de sauter la publicité, ce qui, de fait, est un des principaux

arguments de vente pour les DVR en général.

Pour l'industrie du loisir, la possibilité de s'épargner la diffusion de coupures publicitaires «attaque les bases économiques fondamentales de la télévision gratuite» et sans péage.

«C'est du vol», a carrément déclaré le PDG de la *Turner Broadcasting*, Jamie Kellner, dans une interview. «*Quand vous regardez une émission, vous passez un contrat tacite avec la chaîne de télévision, qui vous engage à regarder les spots publicitaires. Sinon, on ne peut pas avoir des émissions financées par la publicité*», a-t-il fait valoir. Un bureau de consultants basé à Memphis, *NextResearch*, a récemment publié une étude indiquant que 95% des personnes qui peuvent enregistrer une émission à la télévision sautent la publicité. Et bien que le marché du DVR soit encore minuscule, avec un nombre d'utilisateurs estimé à 2,8 millions d'ici fin 2002, il devrait exploser d'ici 2008 en atteignant 28,7 millions d'utilisateurs.

Pour les défenseurs des fabricants d'appareils numériques, l'industrie du loisir tente simplement d'arrêter l'inévitable. «*Une fois que vous avez autorisé une technologie qui est adoptée par des consommateurs, vous ne pouvez pas retourner en arrière*», affirme Fred Von Lohmann, avocat de *Electronic Frontier Foundation*, un groupe défendant les droits des consommateurs dans les conflits sur la technologie.

Mais il serait faux de résumer ce conflit à un bras de fer entre une industrie du spectacle qui tente à tout prix de faire absorber de la pub aux spectateurs et les consommateurs libérés par une nouvelle technologie. Car un moyen terme dans le différend fait lentement son chemin. Des opérateurs de télévisions câblées et des fabricants de télévisions intègrent la technologie des DVR dans leurs futurs boîtiers et récepteurs. Et des distributeurs comme *Best Buy*, une chaîne d'équipement électronique, expérimentent une technique liant la publicité à la capacité de programmer.

Une nouvelle façon de faire de la publicité à la télévision va émerger, assure Sean Badding, un expert du groupe de consultants en technologie Carmel, et «*les studios et les réseaux de télévision vont finir par trouver la manière*» d'en tirer profit. CQFD. ■

Maxime Coppin
(d'après AFP)

L'hôtel Haerens: un des plus beaux exemples de l'architecture Art Déco à Bruxelles.

Né le 13 mai 1899, Antoine est le plus jeune fils du peintre Frans Courtens. Après des études à l'Académie Royale des Beaux-Arts d'Anvers, dans l'atelier de Victor Horta, il se distingue dans plusieurs concours et entreprend un voyage d'études qui le mène en France, en Italie et en Sicile. Après avoir effectué un stage à Paris, dans l'entreprise de décoration des frères Mercier et à Lyon, chez Tony Garnier, il rentre en Belgique où rapidement, il reçoit deux commandes importantes, honorées dans le courant de l'année 1928: un hôtel de maître à Uccle, l'hôtel Haerens, et un immeuble à appartements, le Palais de la Folle Chanson, qui figurent parmi les meilleurs exemples de l'architecture Art Déco à Bruxelles.

Brassages

Mais au juste, que désigne le terme «Art Déco»? À dire vrai, une nébuleuse. La dénomination provient de l'abréviation du nom de l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes organisée à Paris, en 1925. Elle s'est étendue aux styles de l'entre-deux-guerres pour englober toutes les tendances formellement inspirées du modernisme, partageant avec lui son exaltation du monde moderne, mais sur un mode plus frivole et plus luxueux, plus orné également. Il s'agit en somme d'un assouplissement des idéologies d'avant-garde aboutissant à l'incorporation d'un nouveau vocabulaire formel au cadre de vie de la bourgeoisie.

Héritier de l'Art nouveau géométrique, avec qui il partage la même ambition d'associer étroitement les arts appliqués et l'architecture, l'Art Déco «*défie toute définition, dans la mesure où il est imprégné d'influences diverses et souvent contradictoires*»¹. Dans une logique de compromis, ce non-style, ou ce nouvel éclectisme, tente de concilier modernité et tradition, abstraction et figura-

Si l'Art Déco connaît un succès grandissant, notamment sur le marché des antiquités, ses principaux créateurs demeurent peu connus. Les Archives d'Architecture moderne corrigent le tir en consacrant une exposition à l'œuvre d'Antoine Courtens, l'une des figures de proue de la construction pendant l'entre-deux-guerres.

tion, matériaux industriels et traditionnels. Peinture d'avant-garde, ballets russes, Égypte antique, Orient, Afrique Noire, aérodynamique et industrie modernes sont autant de sources iconographiques dans lesquelles il puise son inspiration.

En Belgique, Antoine Courtens est le chef de file incontesté de cette tendance qu'il pousse à son paroxysme créatif dans les dessins des fers forgés. Les portes, grilles, rampes d'escalier, cache-radiateur, jardinières, pare-feu... sont pour lui autant d'occasions de créer des motifs à base de rouages, de disques, de fleurs, de lignes ondoyantes. Le style de Courtens se distingue également par un souci d'articulation rationnelle des volumes et des ornements, par une volonté de stabilité, d'ordre, de solidité, de symétrie. Le Palais de la Folle Chanson, de même que l'hôtel Haerens, puisent à l'exemple du Palais des Beaux-Arts de Victor Horta, lui-même emblématique d'une réconciliation du fondateur de l'Art nouveau avec l'ordre classique français.

Simplification

Les bureaux d'Antoine Courtens connaissent une activité intense jusqu'en 1936, date à laquelle l'architecte est sollicité par le groupe Empain pour réaliser au Canada un vaste complexe résidentiel et sportif, le «Domaine de l'Estérel», achevé en

1938. Cette réalisation marque l'amorce d'une rationalisation et d'un dépouillement croissants de son travail. Une tendance s'affirmant avec force dans l'édification du Ceria, à Anderlecht, concours remporté en 1947, en collaboration avec Michel, André et Jean Polak. Suivront, dans les années 50, plusieurs édifices publics construits au Congo, de même que la planification de cités sociales commandées par le groupe Empain à Marcinelle, Marseille et Frascati (Italie). Antoine Courtens abandonne définitivement la profession en 1966 et décède trois ans plus tard.

Les archives professionnelles d'Antoine Courtens conservées aux Archives d'Architecture moderne, permettent pour la première fois de retracer l'ensemble de sa carrière, tant en Belgique qu'à l'étranger. L'exposition met en scène, outre des documents d'archives (plans, dessins, photographies d'époque, correspondance), des photographies contemporaines, des maquettes, des meubles, des tapis et de la vaisselle créés par l'architecte. Elle offre non seulement une vision globale de la carrière de l'artiste, mais permet également de découvrir, à travers des documents inédits et des meubles originaux, son activité de décorateur. ■

Laurent Courtens

Antoine Courtens, Créateur Art Déco, Musée d'architecture – La Loge, Rue de l'Ermitage, 86, 1050 Bruxelles, du 19.11.02 au 13.04.03. Infos: 02/ 642.24.62.

¹ Alastair Duncan, *Art Déco*, Thames and Hudson, Londres, 1989, p. 181. Voir également *L'architecture Art Déco, Bruxelles 1920-1930*, AAM, Bruxelles, 1989 et *Guide de l'architecture des années 25 à Bruxelles*, AAM, Bruxelles, 1988.

Deir el-Medineh: le quotidien des artistes

«Ostracon» où la souris est servie par un chat, XIX^e-XX^e dynasties (1295-1069 av. J.C.) calcaire, dessin à l'encre et peinture © Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles.

Exposition aussi passionnante que paradoxale que celle de ces «artistes» de Pharaon, puisqu'on serait presque tenté de dire qu'on n'y voit ni artistes ni pharaon pour un public souvent habitué à l'or et aux momies. Il n'en trouvera nulle trace ici non plus, le but de cette exposition étant plus subtil en nous proposant un voyage initiatique au Nouvel Empire, un itinéraire muséal scandé par quatre thèmes majeurs: la vie, la création, la croyance et la mort.

Souvent ignoré des touristes, Deir el-Medineh semble écrasé par le soleil au pied de la

la Vallée des Rois et de la Vallée des Reines.

Le chapitre «vivre» nous propose des objets, ceux du quotidien, de la vais-selle, du mobilier, des vêtements, des onguents et des bijoux qui traduisent déjà un art de vivre raffiné. D'autant plus raffiné que nous savons que le niveau social et intellectuel de ce village était de loin plus élevé que la moyenne de l'Empire ainsi qu'en témoigne le nombre imposant de let-trés. On sait aussi combien Pharaon aimait surveiller l'édification de son tombeau allant jusqu'à choisir lui-même certains «artistes». Car si l'on ne peut pas parler d'ar-tistes au sens contempo-rain du terme, ni d'art pour l'art, travailler pour la gloire du pharaon per-mettait à celui qui s'y prê-tait d'adhérer au concept fonda-mental en Égypte de la «Maât», que l'on pourrait définir comme une «règle de vie sociale éri-gée en principe cosmologique par la volonté du pouvoir politique». Fonciè-rement «utilitaire», l'art égy-ptien se doit de servir la «Maât» et son représentant, Pharaon, unique intermédiaire entre les dieux et les hommes.

Avec «créer», nous entrons dans le vif du sujet. Voici les outils de l'artisan, le maillet et le ciseau –qu'il reçoit en prêt– voici ces étonnants «ostraca», des éclats de calcaire sur lesquels il ébauche un profil ou un détail archi-tectural, mais aussi l'état des com-ptes ou un petit mot. Plus tard au moment des troubles politiques, ces «ostraca» dénonceront l'abus et la corruption ou se moqueront en met-tant en scène la souris servie par le chat.

À Deir el-Medineh, les aspirations religieuses des familles –est-ce un effet de leur isolement?– dévoilent des formes peu connues de piété populaire, de ferveur intime, sans rapport avec l'habituel panthéon

Foncièrement «utili-taire», l'art égyptien se doit de servir la «Maât» et son représentant, Pharaon, unique intermédiaire entre les dieux et les hommes.

classique et officiel. Il y aura ainsi un très net contraste entre le dépouillement de l'architecture et la profusion d'ex-voto qui démon-trent une très grande ferveur pour certaines divinités peu usitées comme la déesse-serpent Méresger.

Lorsqu'ils cessaient d'œuvrer dans la tombe royale, les artisans de Deir el-Medineh travaillaient à la cons-truction et à la décoration de leurs propres sépultures, qu'ils cher-chaient toujours à placer le plus près possible de leur habitat. La plus fameuse d'entre elles, celle de Sennedjem, artisan notoire de la communauté sous le règne de Ramsès II, est ici présentée en fac-similé. Cette tombe découverte inviolée en 1866, contenait neuf cercueils, onze momies et une débauche de mobilier funéraire. Les fresques aux couleurs vives sont d'une très grande qualité plas-tique et sont surtout connues pour la paroi du fond sur laquelle on peut voir Sennedjem et son épouse moissonnant dans les «champs d'Ialou», l'équivalent des Champs-Élysées.

Épinglons pour terminer cette sta-tue en bois du couple Amenemipet et son épouse Hathor (XIX^e dynas-tie). Elle nous montre le couple assis et tendrement enlacé, ce que confirme le beau texte adressé au dieu Amon-Ré, gravé sur le socle: «Puisse-t-il donner un bel enterre-ment après une vieillesse passée dans sa main à l'âme d'Amenemi-pet. Sa soeur et épouse est la maîtresse de maison Hathor, dite Hénel.»

Ben Durant

Les artistes de Pharaon - Musée du Cinquantenaire (MRAH), 10 Parc du Cin-quantenaire, 1000 Bruxel-les.

Jusqu'au 12 janvier 2003. Ouverture: du mardi au dimanche de 10 à 17 H. Fermés les lundis et les jours fériés. Infos: 02/741.731.11 - http://www.kmg-mrah.be - info@kmg-mrah.be